

**Chants et
chansons, poésie
et musique de P.
Dupont: Ornés de
gravures sur**

Charles Baudelaire Pierre Dupont

LIREGRATUITEMENT.COM

**Chants et chansons,
poésie et musique de P.
Dupont: Ornés de
gravures sur acier**

Charles Baudelaire Pierre Dupont

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

RÉPONSE AUX CRITIQUES

Le critique me paraît pouvoir être comparé au jardinier qui se promène la serpe à la main à travers ses arbres fruitiers, élaguant d'ici, de là, taillant, greffant et pansant la blessure de Tarbre avec une laine fine qui lui sert de ligature. Le jardinier d'agrément se sert des ciseaux et du croissant pour transformer les arbres libres en figures géométriques, selon le goût de ses maîtres. Nous devons à ce dernier le dessin de Versailles, accommodé aux habitudes du lieu. J'ai trouvé dans les critiques ces deux sortes de jardiniers : les premiers songeant à encourager la production de Tesprit, s'efforçant d'ôter les seules branches gourmandes, favorisant une jeune pousse ; les autres, prenant le compas, Téquerre et les ciseaux , pour vous mettre à la gide des gens de leur journal. Tel un coiffeur, qui connaît son monde, accommode de différentes façons un notaire, un agent de change, un militaire, un artiste, etc.. En un mot, il y a les critiques véridiques et les complaisants ; je

le dis sans malice, complaisants quelquefois envers Tau- III. a.

n MÈP&KM iOX CRITIQUOBS.

teur, quelquefois envers la feuille où ils écrivent ou envers la caste à laquelle une petite ambition les rattache.

De critiques bons juges, appliquant sans viser à l'effet les lois invariables, mais infiniment variées du beau, je n*ose pas dire qu'il en exista en fraoœ. Le désintéressement et l'impartialité sont choses rares. On s'entend tou* jours sur les généralités, j'al-

lais dire sur les banalités ; on ne permet pas à un auteur d'avoir une opinion différente de la sienne ; ou, quand on est d'accord avec lui sur ce point, on ne sait pas résister au plaisir de l'accabler d'embrassades frivoles. Je ne confonds pas ces éloges ou ces critiques banales avec la fine raillerie qui s'échappe au hasard d'une plume satirique ou d'un crayon spirituel, ni avec les encouragements partis du cœur d'un ami littéraire, espèces de baies savoureuses que le voyageur poétique découvre dans les buissons du chemin et qui l'aident à reprendre haleine.

En littérature comme en beaucoup d'autres choses, nous vivons sous le régime de la protection. On accueille les débuts d'un poète, on protège ses pas dans la carrière, on lui est favorable, on s'intéresse à ses succès, ou tout au contraire on lui barre le chemin, on le nie, on l'échine, on l'éreinte. On lui prête de ses vers qu'il n'a pas faits, des mots qu'il n'a jamais prononcés, des sentiments qu'on se garde bien d'expliquer de la même manière que lui ; on lui fait une chute. Des deux parts est-ce juger!

Il faut bien se montrer reconnaissant envers ceux qui vous empêchent d'être tué par les autres. Les sympathies luttant contre les antipathies ont droit aux remerciements d'un cœur bien né.

ftÉ?oivsr AUX CMTiQcnB. ni

Mais quel plaisir plus Tif ressentirait-il en attendant à faire son arrêt sagement inspiré par le désir du beau et du bien; fomnrfé sans louange ni blâme exagérés» et wom de eonseris puisés dans une longue expérience des lettres?

Pourquoi, quand on juge des ébansons » ooneaerer «le moitié d'article à la théologie et à la politique, à une époque que ou les

gens de lettres sont si peu religieux, et les honneurs d'État si faibles?

Connaissez-vous beaucoup d'écrivains catholiques ou protestants que la pratique rigide excuse d'entreprendre une action dogmatique à un pauvre diable qui a bien d'autres peines, en chantonant, à suivre les lumières de la simple raison. Quel beau linceul néo-catholique la critique a filé à ce pauvre Hégésippe Moreau, plus chrétien peut-être que certains chanoines du feuilleton et certains directeurs de revues, Ah! chers et aimables sophistes épicuriens indignes de Lucrèce, traitez un peu les poètes comme le méprisé peuple, ne vous inquiétez pas du temps qu'ils passent à l'église, et demandez-leur des vers comme on demande à un pommier des pommes. Peut-être avez-vous peur de trouver sur leurs arbres le fruit défendu? Votre pudeur me charme. Et j'attends que vous aussi, vous soyez tamisés dans le crible du temps.

Pardonnez-moi, chers amis, car dans les lettres nous sommes tous amis, à tu et à toi) nous habitons les mêmes lieux, et si nous ne mangeons pas tous le même pain, il y a cela de bon chez nous que la solidarité est tout houspillée dans les grands articles* est la loi commune qui nous soutient à l'occasion; pardonnez-moi» dis-je, d'oser lever un voile qui couvre les petits secrets du secretier! «• ^e semant nous pas

f^* ÉPONS AUX CRITIQUES.

» assez- déconsidérés aux yeux de notre maître, le public? » faut-il nous vilipender entre nous, user notre dernier crédit par des révélations peu fraternelles? » Non. Il s'agit de nous dire une fois pour toutes que, pour faire une littérature forte, il faut renoncer aux articles de complaisance et nous traiter sérieusement sous forme légère, si l'on peut. Du temps de la paix à tout

prix, nous étions devenus plus doux que miel. La révolution a fait tourner ce miel en vinaigre ;. onest devenu méchant, le fiel a été mis en mouvement, la bile esrt sortie. En 1846, les premières fleurs de cette poésie rustique étaient précieusement collectionnées dans cet herbier qu'on appelle album, et le bienveillant Théophile Gauthier, donnant le branle , tout le monde chantait les Bcsufs, pi-* qués par l'aiguillon d'Hoffmann. On ne se doutait pas alors que le Chaiit des ouvriers^ suite nécessaire, et étude aussi désintéressée que celle des Paysans^ deviendrait un chant séditieux! Quand le pain montant à vingt-sept sous les quatre livres, le Chant de la. faim sortait tout fait de l'inspiration de l'auteur ^mme une conséquence de la mi« sère publique, bien plutôt qu'une inspiration haineuse , qui aurait dit que deux ans après certains panégyristes s'en iraient crier : Haro sur le baudet I Et, avec cette impartialité rare : Tout ce qui touche à la politique est détestable, tout ce qui est rustique est beau!

Je résume un peu brutalement, mais c'est le sens exact.

On voit bien ici que, je ne «uis pas mu par un simple désir de légitime défense. Je vais un peu plus loin. J'exige des critiques un peu plus qu'ils n'exigent de moi \ car, franche* tnent» je ne. les ai jiiimais.tfQuy^ bien consciencieusement

RÉPONSS AUX CRITIQOBS. X

difficiles. J'exige d'eux qu'ils m'attaquent sur la grammaire, sur le sens commun, sur la bonté ou la vérité des aspirations, sur les vices de nature qui sont nécessairement reflétés dans mes vers, sur ma paresse, sur mes désordres, sur toutes choses enfin qui sont matière à critique, afin d'éveiller par cet aiguillon la

muse trop^ souvent engourdie et le sentiment du devoir trop souvent affaibli.

On se plaint que tout va mal, on fait des doléances sur la société; on fait de l'art pour l'art. Montégut ra>dîbbrave7 ment dans son article de la Revue des deux mondeif ';

« Il est bon de rappeler à tous les enfants^ptrdus qui errent dans toutes les capitales de l'Europe, le cœur gonflé de fiel, ou (ce qui est un cas plus fréquent), l'esprit plein du vent impur et desséchant que souffle le siècle, que ridéal de la démocratie, ce n'est pas l'orgueil ni la révolte, ce n'est pas même l'honneur et la bonne volonté, ni aucune des qualités sympathiques de l'homme, mais la vertu et la sainteté transportées de l'accomplissement des devoirs religieux dans l'accomplissement des obligations temporelles et des devoirs du citoyen. *»

Voilà une phrase de vrai critique, un niveau sous lequel nous devons tous plier nos cous de taureaux. C'est le devoir, c'est la source indiquée de la vraie inspiration.

Mais qu'on n'applique pas cette mesure si vraie, si rigoureuse, au seul poète, cet enfant douloureux d'une société moins vertueuse qu'elle ne le paraît; cette formule simple devrait bien servir de r^le à nos juges, et je suis heureux de la trouver dans un recueil aristocratique elt de bon ton, dans la Eevue des deux mondes.

Corrign^Towl Mtdice^ euré U tjMtioitl C*ett u bm nofMi de now corriger nooMaênct o(eekû Uuli%ué pas

. Fantril apiis cda faire iei une mosaïque de tous les ar^ tîdesde revues ei dejournatty qui oui biega voulu a^ocsuper deces

époques si de leur aulairt

Il suffira de les énumérer de façon que le public, ce jige en dernier ressort» se les rappelle ou puisse réviser les pièces de ce mince procès»*

Le premier, je crois, qui Ta oublia sans doute» le prêtre qui ait fait sortir SBoa 90m du chaos littéraire , est M. Forgoes, sous le nom d'Old Nick.

Son jugement sur le début d'un jeune homme est plein de critiques sages et d'observations fines» Quoique ce feuilleton du National se soit égaré dans mes paperasses, il me semble que je le lis tout entier en esprit. La bienveillance et les bons conseils y dominent. ** On voit d'ici que ce jeune » homme s'est plu à converser avec les vieillards; qu'il se » défie de l'imitation servile I » Et l'image qui termine son article est toujours présente à mes yeux : <» Que ses illusions » n'aillent pas se briser sur les roches dures de la vie »réelle! <>

La sympathie de Théophile Gautier m'a été bien souvent précieuse* Ce n'est pas là de la critique, c'est une haute bienveillance que j'ai pu constater sa qualité de poète éminent, qui veut bien laisser tomber aux mains du prêtre quelques perles de son écrin.

Proudhon m'a donné son coup de fouet d'encouragement. Dans le Morning Chronicle un critique anglais, tra*

RiPOKSI à CX CRITIOUBS* VU

à veitear île Goethe, M. Haiward, ma présenté à sa nation sous des oolevftalle Rient éduiBantes, qu'il y aurait im«> pntdesiee, je eroia, bu chantre rustique, de passer le détroit. Ce serait

faire tomber d'un coup bien des illusions pro* éaSUB par u^e sympathie chaude, qui me fait encore battre le cosur, et me naturaliserait Anglais, si la poésie n'était essentiellement cosmofioUte par ses fruita, et nationale par sa racine.

Sfdnte-Beave 9 je l'en ai remercié dans ma première préface, m'a accolé au nom d'Hégésippe Moreau. Cest uaç de ces attentions du cœur dont on est toujours sensiblement touché. Mais que dirait notre illustre confrère, si un des derniers venus osait le rappeler un peu à ses premiers jours! Est-il bien sûr que la sagesse vienne tard! J'en doute , et il me pnmd quelquefois envie de respecter les petits enfants plus que les hommes! tant la première simplicité a de charmes. La longue expérience ne sert pas

beaucoup en poésie.

Janin m'a loué de bon cœur et attaqué de même. Qui ne sait qu'il est sensible à tout bon mouvement, et que le flot de la vie théâtrale l'emporte à tous les bouts de l'horizon. Un ^oitriré ou une boutade du critique fantaisiste sont toujours avantageux pour celui qui en est l'objet.

Emile Fontaine, de 1* Union^ avec la délicatesse et la loyauté qui le caractérisent, m'a prouvé que les difflérences d'opinion n'excluent pas la sympathie littéraire.

Un de mes compatriotes, M. Tisseur, m a, dans \dL Revue du Lyonnais^ désigné à ma ville natale, et franchement, c'est-à-dire amicalement critiqué. Ce serait une garantie

VIII RÉPONSE AUX CRITIQUES

pour le lecteur que mes productions plussent à cet esprit délicat, et ne blessassent jamais un sens moral aussi élevé.

Combien ne devrais-je pas remercier encore de bons vivants de la littérature, qui m'ont égratigné ou encensé pour rire, à tant la ligne, hélas ! C'est le flux ou le reflux du besoin, de l'opinion, d'une foule de petites misères de la vie littéraire ou politique, sur lesquelles il faut laisser flotter une gaze brodée et transparente !

D'aucuns occupent aujourd'hui des fonctions dans l'État ou sont rentrés dans la vie privée. S'ils lisent ces lignes, ils trouveront bien singulier* que je réponde d'une façon si bourrue à tant de compliments^ ou si peu précise à des éreintements si énergiques I

A quoi bon ajouter un feuilleton de plus à cet océan de papier qui s'annihile par lui-même comme les vagues delà mer!

Cette petite revue rétrospective n'a d'autre but que de marquer un temps d'arrêt entre la jeunesse qui expire et l'âge mûr qui commence.

Reprenons vent, passons-nous moins la rhubarbe et le séné. Fortifions-nous les uns les autres par des critiques sévères, mêlées d'indulgence et contrôlées par une stricte impartialité. Formons, s'il est possible, un nouveau portique où la discussion soit calme et mesurée comme les pas des anciens philosophes. Entretienons en nous le goût sacré des lettres. Humanisons -les, faisons-les toutes à tous et aimons-nous !

Septembre 1854.

Pierre Dupont.

Tif2 W>.Vi r.-^;ç ^

?DBLICUBKA«t

rT

LES SAPINS

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée, V Insouciant comme un papillon bleu, ' / A rage où rame à peine révélée Se cherche encore et ne sait rien de Dieu.

Je composais avec amour ma gerbe.

Quand au détour du coteau l'aspect noir Des sapins verts couvrant un sol sans herbe Me fit prier ainsi sans le savoir :

'Dieu d'harmonie et de beauté»

Pair qui le sapin fut planté.

Par qui la bruyère est bénie.

J'adore ton génie

Dans sa simplicité.

Le sapin brave et l'hiver et l'orage, >c Chaque printemps lui fait un éve^nt'ail • Droite est sa flèche, et vibrant son feuillage- L art grec s'y mêle au gothiq';e travail. *

Ses blanes pHters, un sonffle les baUmse' Sané plus d'effort
que !• s simples roseaux : Chœur végétal, symphonie, orgue im-
mense Qui darde au ciel d'innombrables tuyaux.

Dieu d*liarmonie et de beauté I

Par qui le sapin fut planté, Par qui la bruyère est bénie,^ ...

J^adore ton génie

Dans sa simplicité.

Les bûcherons dont la hache est sonore, Sapin géant I coupent
tes bois légers Qui porteront du couchant à Tauroré Hommes,
bestiaux et produits échangés.

De ta résiné on enduira tes planches.

Tu doubleras les caps sombres sans peur, Tantôt voguant au
gré des voiles blanche:», Tantôt poussé par Tardenle vapeur.

Dieu d'harmonie et de beauté!

Par qui le sapin fut planté.

Par qui la bruyère est bénie,

J'adore ton génie

Dans sa simplicité.

L'archet de Dieu règle votre cadence, Musiciens rbylhmés par
l'aiglon ; Un jour des bals vous mènerez la. danse De 1 orme
agreste au splendide salon. Vous traduirez des accents dont la
flamme Cherche des cœurs l'invisible chemin; Aux violons vous
donnerez- une âme Et vibrerez sous un archet humain.

Lj

Diiea d'harmonie el de beaniét Tar ^ul le ««apra fut planiez . .
£ar qui la J)r-oyèi:^^e6t ^béaièy^ J*adore ton génie Dan^ sa
simplicités

HewewL^wpws ! tos sojnres légères •i^nt les chiUetS;,
construisent les hameaux ; ^liafis vds iailHs^e cachent les
iiei^ères, £t les Imvear^orment sous vos rame^iix.

l/hnmanité par vos.soins est <servi^ Bois lunilliiei^Sy dans sa
joie et son deuji : axas nn herceau vau&ac^^eiUez sa vie, I5t
YOBS elouezises morts dans le cercueil.

Dieu d'imrmanie £tile be aut é l Tar (}ui lesapfn fut pl^i« "Par
qui la Iruyère estl)énê,

J*adore ton génie

Dans \$a sii«j[>lii)Ué.

Arbres diVîns, respectés des tempêtes I Vous inspirez le calme
et ces douceurs Qu!aime 4a loule aux TeFs4e ^espoètes^
£iqu*ApoUoa enseigns^aux neuf scœm».

Quand, au hasard, la sagesse infinie Eclaire^n fretit,^*«st à
Tombre des bois.

4^itns, Orphée, 7 rérer fhannoftiel Tiens, 4 Ixyo»r^e,y médi-
terttes irâl

Dieu d'harmonie et de beauté!

Par qui Ie.^in fut planté, Par ^i te feruyère est bédie,

Tadore ton génie

Dans sa simplicité.

&]zs e&ipas!is.

Ur det fleurs fUnt U vaS ié - e. Ituoû -ci- ani comtat uû pa-pU-
lott

lileit* A lige où Tâme à pei-ne ré^é - lé - e Se cber^cne en»

eore et oe sait rien de Dieut Je oom-po •- sais a-vcc a-moarna

v-yy

ger - be« Quand au dé* tour du co - teau l'as- pect noif De sa-
pina

bv K (s

verlaooufraatuntolsans ber<«l)e Me fit pri - er ain-si sanale
sa-

É ^ Lento,

zz

IDlCH d*har * mo « ni • e Bt de beau-

toir*

t(ftV-T^

té

Par qui le sa • pta lut plau - té Par

qui la bru.- yè - - re est be • ni

do - re ton ce - Die Dans sa sim • pli • cl - té.

1 PUBLIC UBR ART

/m/t "SelanÊoifi é r. in/ !t ^,r farir.

L'AIGUILLE

Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille.

Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Active, polie et rapide.

Ayant pour guide un joli doigt, Au long de l'ourlet qu'elle ride,
L'aiguille suit son chemin droit; Au dé soumise elle travaille. Nul effort ne la peut lasser; Comme dans l'eau bleue une écaille.

L'œil à peine la voit glisser.

Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille
Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Gomme la lame d^une épée Faite de l'acier le plus pur.

Elle est fourbie, eUe est trempée»

On le connaît à son azur ;

CHANTS BT CHANSPO.

Voyez t & peine il est visible Le trou par où passe le fil ; La guêpe en son courroux terrible N*a pas l'aiguillon plus subtil.

Aiguille gentille, Va, viens, voltige et cours.

Quand pleure la Tamille Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Pendant que l'épingle s'avrête Et fixe Tétouffe au genou, L'aiguille mobile, inquiète.

Perce toujours un nouveau trou; L'épingle <; sérieuse et «âge Se repose le plus souvent^* Du progrès Taiguille est l'image, Elle va toujours^ ;6ii j'avant

Aiguille gentille, Ta, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Combien de "diverses pensées, D'amour, de douleur ou d'espoir, Par les aiguilles retracées, S'attachent au fil blanc ou noir; A Taiguille sa confidente La couturière dit ses soins ; Que de fois une larrière ardente A mouillé la trace des points!

Aiguille gentille^ Va, viens, voltige et cours^ Quand pleure la* famille, Ta^ doute Idem brille

Sur ses^ tristes jours.

Hais à quoi bon pleurer sans cesse ! La couturière de beaux jours; Après les longues veilles de presse»

Le travail fait place aux amours; L'orchestre anime la feuillée, Les chèvrefeuilles sont en fleur; Gentil bonnet, mine éveillée Ont

bientôt fait de prendre un cœur.

Aiguille gentille.

Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille»

Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

Tout ce qui de la belle fille Couvre le corps si bien tourné,
Jupe, chiffon, sa leste aiguille.

L'a cousu, brodé, festonné ; Au liséré de sa bottine.

Au corset qui garde le sem, Son aiguille nerveuse et fine Sait
coudre un œillet au besoin.

Aiguille gentille.

Va, viens, voltige et cours, Quand pleure la famille, Ta douce
lueur brille

Sur ses tristes jours.

CHAIrSONS D'I PIBRI DOPORT.

Pour le fiancé quelle chance I Cette fille est un beau parti ;
C'est un vrai titre de naissance Qu'un doigt par Taiguille bleui.

(Test-ce pas un trésor, Tépouse Qui, retirée en sa maison, Peut
montrer sans qu'on la jalouse, Une aiguille sur son blason?

Aiguille gentille, Va, viens, Toltigeet cours, Quand pleure la
famille.

Ta douce lueur brille

Sur ses tristes jours.

ses tris • tes Jours. Ac - ti • ve , po • lie et r ^-

guil-le ftuit son chemin

droit. Au dé sou • mise, el - le tra-

i J' - ^ I MLM ^

^ Tsil - le»

Nul ef - fort ne la peut las<

^ p b pi:: ^

«efi Com * me dans Tean bleue une é-

1 ^ «AA #J W * % ^ « ^ w toW » <fc» ^ ali ^ A V « ^ |

fé AV*

^ . • ifr ^ ^ '

V5ii

Inf Osiimuin J r (Jtr-i-tJmii-Jhj:

LA PENSÉE

ft ^Tsbqstr »

Dès qu'un rayon pearee la brome.

Dans les plus agrestes jardiiis> Sur la terre humide qui fume
Pousse une fleur sans art ni soins :

Mélancolique et nuancée D'améthyste, de jais et d*or.

Fleur de velours, c'est la pensée, Dont l'ovale est un triple accord.

La grâce infinie étincelle Des jardins verts au cœur des bais,.

Et pour moi la fleur la plus belle Est la dernière que je vois.

Je voudrais percer le mystère D'amour, de grâce et de bonheur
Que notre nourrice la terre Nous dérobe dans chaque fleur; Avec
la clé de ce langage Comme on serait plus vite instruit I Chaque
fleur devient une image Qui se reflète dans l'esprit.

42 CBANTS DE PIKBRB DUPONT.

La grâce infinie étincelle Des jardins verts au cœur des bois.

Et pour moi la fleur la plus belle Est la dernière que je vois.

En attendant que Ton comprenne Ces signes vivants et muets.

Les amoureux que Tinstinct mène Les font servir à leurs secrets :

La pensée à cette infidèle Qui d'un pied de gazelle a fui Au détour du jardin rappelle Qu'il faut encor penser à lui.

La grâce infinie étincelle Des jardins verts au cœur des'bois.

Et pour moi la fleur la plus belle Est la dernière que je vois.

En ces jours où l'âme glacée N entrevoit plus un seul rayon,
Qu*à vos pieds luise une peusc3 Aussi rêveuse que son nom,
L*âme jusqu'alors engourdie, Par ce regard mise en éveil.

Comme une tige reverdie, Étale ses fleurs au soleil.

La grâce infinie étincelle Des jardins verts au cœur des bois, Ei
pour moi la fleur la plus belle Est la dernière que je vois.

&â ipaissila,

^ m^^Mr^^^

fleur • tans art ni soins t lié • lan - oo • liqûie. et no - an-

co^ar des bois Et pour moi la lleur la pins

.Grave» .-.^^i.

bel • le E«t la der • nié • • • re que je vois.

fht M.?W TO?îC

fOBLiC LIBRART

A9ToR. A.BM9K

; S,AH>i\!.'. Il£ yjliASï

LE BAEBIER DE VILLAGE

Dans un méchant petit village Qui se dérobe îi vos regards, L'été
caché dans le fcoîtege, L'hiver noyé dans les brouillards, Certam
barbiet lient m boutiq!ie> Type grotesque du passé, A qui je don-
nai ma pratique Un beau dimanche, étant pressé.

Adieu la musicale phrase

Du galant barbier Figaro,

Ce perruquier vilain vous rase

En vrai bourreau, en vrai bourreati

Distinguez-vous la silhouette De ce plat à barbe ea fferblanc.

Comme une vieille girouette Au vent grinçant et miaulsAt !

Entrez par la porte cochère, De ces fagots faites le tour, Cherchez un taudis sans lumière Qui se cache au fond de la cour.

Adieu la musicale pbrase

Du galant barbier Figaro,

Ce perruquier vilain vous rase.

En vrai bourreau, en vrai bimirreà.

-^^ CnANTS ET CHANSONS

S'il vous reste qaelqu'espérance, Passaol^ laissez-la sur le seuil, . Ce perruquier k barbe rance Darde sur vous son mauvais œil, Vous découvrez daus les ténèbres Les noms des grands suppliciés, L'image des crimes célèbres, A Saint-Claude coloriés.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro, Ce perruquier vilain vous rase.

En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si vous désirez de Teau Tratche, Dans un coin sombre glt un seau.

Et si la mare n'est point sèche, Vous-même allez puiser de Teau.

Un plat à barbe, antique vase, S'offre en morceaux à votre main ; Si vous espérez qu'on vous rase.

Vous pouvez repasser demain.

Adieu la musicale phrase

Du galant barbier Figaro,

Ce perruquier vilain vous rase,

En vrai bourreau, en vrai bourreau.

« Voyez-vous pas que ma main tremble, »

Dit notre homme, avec un soupir ; « Un petit verre, ce me semble, » Serait bon pour la raffermir »

Vous acceptez par politesse La liqueur qu'il vous faut payer ;
L'eau-de-vie emporte la pièce.

Elle vous r[^]se le gosier.

Adieu la musicale phrase

Du galant barbier Figaro,

Ce perruquier vilain vous rase«

En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Sa main tremble encor davantage, Vous tremblez rien que de
la voir S'approcher de votre visage ; Vous apercevez un miroir,
C'est un tesson, une parcelle D'un miroir autrefois brisé; Tout
près, au bout d'une ficelle Pend un rasoir mal aiguisé*

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro, Ce perru-
quier vilain vous rase, En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Si du linge Ton s'inquiète, Ou de la propreté, tout beau t Fau-
drait-il pas une serviette Exprès pour ce joli museau I La ser-
viette de tout le monde N'est point assez bonne pour lui.

Que voulez-vous que l'on réponde?

Tout autre se serait enfui.

Adieu la musicale phrase Du galant barbier Figaro, ' Ce perru-
quier vilain vous rase.

En vrai bourreau, en vrai bourreau

Donc je me rase en gatiencence.

Quand les ivrognes du pays

CHANTS DI PIERRB DUPONT

Chez le barbier prennent séance, Gesticulant, poussant des cris;
On raille, on braille, on se dispute ; Je suis robjeft de Tentretien,
Et la victime de la lutte ; Le sang coule, c'était le mien.

Adieu la ttiusicale phrase Du galant barbier Figaro; Ce perru-
quier vilain vous rase En vrai bourreau, en vrai bourreau.

Échaudé par cette aventure, Je n'y serai jamais repris; Oui,
par ma barbe je le jure, Par ma barbe longue depuis.

Avant d*aller livrer toi-même Ta tête au fer d*un ignorant.

Sois barbu comme Polyphème, Barbe-Bleue ou le Juif errant.

Adieu h musicale phrase Du galant barbier Figaro, Ce perru-
quier vilain vous rase En vrai bourreau, en vrai bourreau.

&3 I8ASIBSISI& S)3 WS&M(BS.

) Àlltgretto

Dans un me - chant pe • tit YiU

dié dans le feall - lage, L'hi-ver noy - ë dans les brouîK

ti • qne*;^ r^ Un œm di - J mandw é - tant près-

se. à diea la mu»si-ca • le phrase Du ga • lant

bar - hier FI

ga - ro, Ce pep- m - quier vl - lain ▼oiis

ra • se

En vrai bour - reau , en vrai bour-reau.

MHte

Tflî Fi-:'* ""f PUBLIC LIERA R?

S'tSt BU CHAlîlP Bî.])JAB

LA FÊTE DU CHAMP DE MARS

Il mai I8i8.

Allons gatment à notre Tête,

Beau laboureur, bon ouvrier 1

Et vous, grands bœufs, traînez en tête

Chêne, olivier et vert laurier.

Mêlons nos voix à la musique

Des chœurs chantants, des régiments : ~

Dans un refrain simple et rustique

Faisons valoir nos sentiments.

Vive la République!

La fête est magniGque :

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur
aux outils du labour!

Toutes les gloires de la France Vont à la fête au Champ de
Mars.

La religion, la science.

L'honneur, le travail et les arts.

La foule avec joie et tendresse Entoure les représentants Et
Dieu répand avec largesse Tous les trésors de son printemps.

23 CHANTS BT CHANSONS

Vive la République!

La fête est magniGque * Les sabres, les fusils, les canons, le
tambour Y font honneur aux outils du labour I

Asseyons-nous à cette table Et fraternisons tous en chœur.

La République est équitable.

Au pauvre elle donne du cœur.

Nous n'avons pas grand*chose k faire ; Il faut Taimer, la sou-
tenir; Le riche du pauvre est le frère; De là dépend tout TaTenir,

Vive la République!

La fête est magnifique :

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur
aux outils du labour I

Puisque ce banquet nous rallie, Il faut porter une santé A la
Pologne, à l'Italie Qui réclament leur liberté; A TAIlemagne, à
l'Amérique Qui de loin nous tendent la main; Car il faut que la
République Règne sur tout le genre humain.

Vive la République I La fête est magnifique :

Les sabres, les fusils, les canons, le tambour Y font honneur
aux outils du labour!

Nos pères ont pris la Bastille ; Leur fisng ne s*est pas démenti.

Nous sommes bien de kwr famiHe, Vais ne formons pTus
qu'un parti, le clairon briïyant rfe la guerre fT^cciteia plus tes ri-
vam ; Les bœufs laboureront ta Cerrt Accouplés avec les
chev^guu. . ,

Vive la Bépùbli^pie l La fête est niagnifiquet Les sabrés, ks lu-
sik; les caiKHfê^ le tambour Y fon^ honneur aux outils du labour
! .

AiA : DES ^œu/<«

Largo, a rtiiii TOir.

Ai « lOM gai • meil à no — tie

It Beao la - boa • reurt boa

ert Bt Toofgrand» bceofs, trat-oeg eo tè * — te CbèDe,o-lf«

JJ — à K.O

Tier et vert lau-rier. Mé-lons nos voix à U ma-

H'^ft^frrP

si - qoeDescbœurscbantantSfdes ré - gi - ments; Dans no re*

^Tir'^^p

loir nos lea • ti - ments. Vi . - vq U ré • pu*

bU • qaet La féteestma*gai-fi • qoc. Us

sa- bret, les fa • silf, les ca • nons, le tam- bour y font boo

/^rrr^h irif^nm i

mnr aux ou • Uls du la — bour!

h ^^^ » ^M»^ri4*i««a»4A*<

m V'OYASEUBAMEEi

mtuL '

LE VOYAGEUR A PIED

Au premier cri de hirondelle Silôt que la route blanchit»

Le voyageur que l'aube appelle S'éveille et saute à bas du lit :

Guêtre, lavé, la tête fraîche.

L'œil limpide comme un miroir.

Le sac au dos : qu'on se dépêche ! Dame hôtesse I bonjour,
bonsoir.

Gai chantant en route, Le joyeux piéton En marchant s'écoute.

Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

Son nouveau bâton de voyage Marqué d'avance, il l'a coupé Au
front d'un néflier sauvage.

Et dans la flamme il Ta trempé ;

36 CHANTS BT CHANSONS

Ce n'est qu'une arme défensive Pour écarter les chiens errants
Et les gens dont Thumeur trop vive Se prend de querelle aux
passants.

Gai chantant en route, Le joyeux piéton En marchant s'écoute,
Et de son bâton ' Marque la cadence et le ton.

Au roulier il tient compagnie, Riant du scepticisme amer De ce
vieux mécréant qui nie Le succès du chemin de fer* Il lui répond :
mais que sera-ce^ Quand les ballons vont se frayer Un nouveau
chemin dans l'espace.

Emportant charrette et roulier?

Gai chantant en route , Le joyeux piéton En marchant
s'écoute, Et de son bâton Marque la cadence et le ton.

Qu'une chaise de poste roule Laisant flotter un voile vert I
Son cœur bat, son gosier roucoule Et sa lèvre sifQue un doux air;

J)E PIBRRB DCrPONT. 27

Dans sa tête un roman commence Dont il Yoit le dénouement
fuir, On en ferait une romance Mais il n'en reste qu'un soupir.

Gai chantant en route.

Le joyeux piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

A cette image fugitive Succède un tableau plus certain :

C'est l'amoureuse plus naïve Qui l'appelle dans le lointain; De
sa fenêtre elle regarde.

L'oreille ouverte au moindre bruit, Et, si le gai piéton s'at-
tarde, Elle pleurera cette nuit.

Gai chantant en route.

Le joyeux piéton En marchant s'écoute, Et de son bâton
Marque la cadence et le ton.

Allégretto,

Au pr« ' m'er cri de 1 U - ron-

geur que l'auhe ap - («el - le S*é - veille et unte à bas du

pi • de cuuime uu mî-ron, Le mo au dos: qnon he dé-

k K k à. ^r^ • 4. ^ ^ RlFBàlH.

pe

- che, dame ho - tes - se bon-jour, bon - soir.

que là ca - dence et le

ton.

Mar-

41UC U ca - dence et le tou.

^txss

^Ç»Vf,

LA ÎH&iS.aM JIU BIÀH^ÛET.

LA CHANSON DU BANQUET

21 Février 1S48.

Un temps d'arrêt suspend la destinée :

Qu'est devenu le mot d'ordre en avant?

Nous naviguons la poupe retournée; Le vaisseau flotte eu un
calme énervant.

Les intérêts ont fait la nuit si noire!

Quatre-vingt-neuf n'est qu'un rêve aujourd'hui; Quand on y songe, on a grand'peine à croire Qu'un tel soleil sur notre France ait luil

La France dort, mais n est pas morte; Elle a des sursauts en dormant ; Le fruit divin que son flanc porte N'est pas mûr pour l'enfantement.

Nos trois couleurs dont la teinte est salie Ne disent rien aux yeux des nations :

Suisse, Pologne, Allemagne, Italie, Faites sans nous vos révolutions.

En d'autres temps, la France tout entière Se fût levée k la voix du tribun ; Et nos fusils n'ont passé la frontière Que pour servir à Tennemi commua.

30 CBàITS bt cbakso:i8

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en donnant ; Le fruit divin que son flanc porte N'est pas mûr pour renfantement.

Noir ennemi dont Tengeance pullale Quand on la croit étoo-fl'ée à jamais, Perçant toujours cellule sur cellule, Il mine tout de la base aux sommets; Sa mission sur terre est de détruire.

Et d'obscurcir la céleste clarté ; Il asservit, et pourtant fait bruire.

Cocarde au front, le mot de liberté.

La France dort, mais n'est pas morte. Elle a des sursauts en dormant ; Le fruit divin que son flanc porte N'est pas mûr pour

l'enfantement.

La liberté, cette vierge féconde, Vous voudriez l'étouffer au berceau Et que son nom fût effacé du monde, Vous l'attaquez dans Voltaire et Rousseau ; Et, malgré vous, quand l'univers l'adore Et la connaît pour la fille de Dieu, Vous essayez pour la trahir encore, Sur l'habit noir d'endosser l'habit bleu.

La France dort, mais n'est pas morte ; Elle a des sursauts en dormant; Le fruit divin que son flanc porte N'est pas mûr pour l'enfantement.

DB PIBERE DUPONT. 34

Quatre-vingt- neuf avait brisé nos chaînes; Mais les cadets sont bien loin des atnés !

L'or et la peur sont le mors et les rênes Qui nous tiendront désormais bâillonnés.

Plus d'union, rentrez chez tous tout morne ; Isolez-You dans la terreur des lois; Donnez-nous donc pour enseigne une borne :
- De nos drapeaux s'enfuit le coq gaulois.

La France dort, mais n'est pas morte ; Elle a des sursauts en dormant; Le fruit divin que son flanc porte M'est pas mûr pour l'enfantement.

Quelques suppôts de la sainte alliance, Et des vendus, dans le temple introduits, liberté, sont-ils toute la France ?

Ils sont k peine un hameau dans Paris.

Que l'heure sonne ! et la France lassée Effacera leurs œuvres et leurs noms.

Un peuple entier, mû par une pensée, Peut d'un veto désarmer
les canons.

La France dort, mais n'est pas morte; Elle a des sursauts en
dormant; Le fruit divin que son flanc porte Va mûrir pour
l'enfantement.

ILA (SIO^]SISoS!I m^ S&SICDVISV.

àndonié mM««.

' fr^ i iJ M fe

Hottt IM - Ti-giiont la |ioupe re - tour - oë - e: Levai^eau

flotte en on calme é-ner-Tant. Les in - té • rets ont

i/,M'fJJ l . , lj.lJJ'i|JJ^

fait la nait si npi-re! Qaa-tre-TingtDeurn'est qu'un rére an -
Jour-

dirai; Quand on y pense on a grand'peinek croire Qu*ntel io-

lelt nir no-tre France •« 1«»! tt France dort, mais n'Mt paa

lj"lUl-I^J^I| ^11 ^^

morte; Elle a.

die a des sursauts en • dor • mant

lie fmit dl * vin Que son flanc por • te« n'est pas mflr

pour Ven4an -te - ment, N'est pas mûr pour l'en -fan • te
ment.

■•'"> ■'<«^ar«tai««anM|^

LA HÉÉÉSÏÀÏBE DU PÂÛÂN.

/»y> TW,,rntrjn t< i /-rt/r /.rt.- /.V

LA SÉRÉNADE DU PAYSAN

Sur mon visage aux frais contours, Quand fleurit la cire des prunes Et des pêches le doux velours, J'aimais les blondes et les brunes; Je les guettais k Therbe, aux chatnps, Aux noisettes, jusqu'à Téglise, Perdant mes amours et mon temps :

Je ne connaissais pas Denise.

L'une avait le pied pas plus grand Qu'au jour même de son baptême; Une autre, l'œil bleu transparent ; De la fleur qui dit je vous aime, Une était rouge, s'il vous plaît ; Une, blonde au teint à cerise ; Une autre, brune au teint de lait; Je ne connaissais pas Denise.

L'oiseau bleu n'avait pas chanté Cette romance langoureuse Qui nous fait mettre de côté Toute autre que notre amoureuse.

iir.

Mais il a chanté, Dieu merci I Depuis j'en ai la tête prise, Tout le corps et le cœur aussi :

Depuis j'ai rencontré Denise.

Elle demeurait loin de tous, Toujours close dans sa chambrette, Aussi piquante que le houx Pour ceux qui lui contaient fleurette.

Quand je Tai vue, elle a souri Du coup à ma bonne franchise.

« Je veux être votre mari, n Ai«je dit, « voulez-vous Denis&f
i>

Elle vaut cinq dots à la fois, Trait les vaches comme une reinOi
Fait ce qu'elle veut de ses doigts Sans avoir F air d'y prendre
peine.

Elle est belle comme k jour ; Parée ou simple dans sa mise, Je
l'appellerais fleur d'amour, Si je n'aimais pas mieux Denise.

siliaiisi^s)! : idw ip^^s^&t.

Allegreio,

ft^ i giQ'vâ/ »

Dolce e leggtero.

A l'herbe aux champs, aax nol - set -

LE CHANT D'AMITIÉ

Nous sommes deux, âmes et corps, Formant, par les sçcrets ac-
cords De nos cœurs et de nos pensées.

Deux branches d'arbre entrelacées.

Marchons ! L*un sur Tautre appuyés, Nous franchirons mon-
tagne et plaine, Ne lassant jamais que nos pieds ; Nos cœurs sont
toujours en haleine.

Cédant au poids de la chaleur, Un même fruit nous désalière.

Un même vin qu'on rend meilleur En le buvant au même verre.

Nous sommes deux, âmes et corps.

Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées Deux branches d'arbre entrelacées.

Que nous combattions isolés.

Le frère éloigné de son frère, Ou comme chevaux attelés Au même char dans la carrière,

Faisons toujours un seul faisceau De Aios lauriers, de nos couronnes; L'arc de triomphe est un arceau Qui repose sur deux colonnes.

Nous sommes deux, âmes et corps»

Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées.

Deux branches d'arbre entrelacées.

Comme les deux ailes de fer Du vaisseau que la vapeur mène Tranchent les vagues de la mer, Traversons la tourmente humaine!

Notre navire glorieux, Dût le vent déchirer ses voiles, Un jour montera dans les cieux Pour s'y changer en deux étoiles f

Nous sommes deux, âmes et corps> Formant, par les secrets accords De nos cœurs et de nos pensées, Deux branches d'arbre entrelacées»

Ainsi liés, peut-on souffrir?

Que l'un ou Tautre on nous accuse.

L'un pour l'autre voudra mourir.

Gomme jadis dans Syracuse.

Denis, voyant de tels amis, Les rendit à leur douce étreinte, Et supplia pour être admis En tiers dans leur amitié sainte.

DI PI~~t~~BBB DUPONT. NoDS sommes dcox, âmes el corps, For-
maol, par les secrets aocords Ds nos cicnre et de nos pensées.

Deux bronches d'arbre entiduéea.

Asa prière, ils se sont tns; Ils auraieat admis le génie, Oii la science ou les verlua, Mais non jamais la tyraHsie.

SniTonsun exemple si beau D'smilié pure et de courage.

Et qu'un jour sur notre tombeau Deux lauriers mêlent leur ombrage.

^us gomme deux, âmes et corps.

Formant, par les secrets accords De nos cœiuï et de nos pen-
sées, lieux braHches d'arbre entrelacées.

MUSIQUE d'ERNEST LÉPLNE.

A M. DARCIBB,

Â~~ï~~\$grû,

âggg

Mar - chun8lL*aD sur Taatre ap - pay-

és,

Noos frta - ehi - . rons mon - tagne et plai -

ne

Ne las-aant Ja-maU qne nos pieds; Nos cœurs sont tou-joars
en ha-

lei - ne .

Cé - dant an poids de la cbt - lear ,

et

^^=?^tf=n

Un mè-me fruit nous dé - sal - tè - re, Un mê-me Tin,qtt'on

rend meil-ienr

En le bu - vant an mé - me ver - rel

f^TfVl

j^jgj^

Un mè - me vin qu'on rend meU - lenr En le bn - vant an mé -
me

Un mé - me vin qa*on rend meil- leur En le bu «vant an mé -

?er - rel

En le Dtt - vant an mé - me ver - - r« 1

m •■«'«tafc»^ ». . i, «'•.M •

^ M|. v<k* v« Bowv»* *' «*KClClIiA% t

Yi'l/Mlf.»lt.Jft

/-y ' "W^ n,-;/? /? ^ iV /.■ < ,«. /■.•'

y^ OiPSiR]

VESPER

Lis enflammé que Je soir fait éclore, Et qui fleuris dans les plaines des eieux, Lorsqu'en nos champs tout devient incolore, JJe tes clartés tu réjouis mes yeux :

Quand le berger roit poindre ta lumière, Vers le bercail il chasse les troupeaux, Et, chaque soir, en fermant sa cbaumière, 11 chante avant de prendre son repos :

Au ciel sans voile, naon étoile, . Astre du soir, luis doucement Pour le berger et pour l'amant!

Le malheureux dont la vue est bornée Aux murs étroits d'une obscure prison, A ses barreaux, quand finit la journée, Vient s'ac-couder et cherche à rhorizon.

Alors, s'il voit aux franges de la nue, Le doux reflet de ta blanche clarté, Le prisonnier chante ta bienvenue Dans ce re-frain, par le vent emporté:

Au ciel sans voile,

mon étoile, Astre du soir, luis doucement Pour le captif et pour Tamant!

i2 CBANSONS DB PIERRE DOPONT.

Sous d'autres cieux égaré sans boussole, Le matelot te cherche
du regard, Ton doux aspect Iç charme, le console, Et le reporte à
l'instant du départ.

Quand il partit, sa chère Madeleine Lui dit au port, essuyant
son œil noir : Embrassons-nous, et, pour chasser la peine»

Disons souvent à rétoile du soir :

Au ciel sans voile,
noire étoile.

Astre du soir, luis doucement Et pour ramante et pour
Tamant!

Tout isolé qu'une triste mansarde Retient captif loin du pays
natal, Dans l'azur clair chaque soir te regarde Pour oublier que
son cœur lui fait mal; Il croit revoir son clocher de village Par la
lueur mollement effleuré.

Et la rivière où tremble ton image :

Enfin il chante, après qu'il a pleuré !

Au ciel sans voile.

Sois mon étoile.

Pourquoi Inirais-lu seulement Pour le berger et pour l'amant ?

•AJ

NOCXrNE A DEUX VOIX, MUSIQUE DE A. PANS EL OX.
Atfi grOMtOiO,

Lys en - - flam • mé qne le soir fiiit é-

>^g' • j^'tf'*

. clo - • • • • re»

t qui fleo - ns qii flev-ris dan5 les

ji ■

oes ctenx.

Lors-qn^eo nos champs toat de • Tient ia - co-

UBjJ^J-^J

. lo

^ i flM ^m

- tés de tes clar-tés ta ré-joa-is mesyeax: Quand le ber-

tto^fJV/gj

- ger voit poin - dre

-eail

il chas - se les troa - - peaux, Et,

cha-qoe

en fer • mant . sa chan • miè - • re, Il chante a-

MnHhh;^ .

foir, en fer - mant sa chaa-miè - • re, Il chante

âalL

^^ A tempo.

- vani «àe preu-aie son re-po^:

I re • pOH : À a ciel sans

- fant dp prendre son

saiisvot-le, mon é * > tnj

le lier-ger Et pour

mani

poorTa*

fit pour Ta • maot.

Xb

fOc^M: lUXARI

i«h' fOTJî<DATI«lf»

NMM

EyHTfiEE AM eÀVEÀIU.

â l , Il

Li.illJ U UÛHjLIj Ir^"^\i2>jr-^\J L_j*ri ■

*■■■'■ -yr ■.■ , ^' /

ENTRÉE AU CAVEAU

'«^<^^li4k

Maître Adam que mon grand père Appelle encM* son patron,
Je te choisis pour compère; Fais-moi boi|*e an biberon.

Apprends-moi bien la science De boire mon yin sans eau, Et
que dans un mois ma panse Soit large comme un tonneau.

Je veux, dans la confrérie De nos illustres buveurs, Avoir la
trogne fleurie Pour mériter leurs faveurs.

Je laisse à d'autres la gloire Qui tenaille le cerveau; Car, avant
tout, c'est pour boire Que je descends au caveau.

Demain je fais une vente De mes livres, en plein vent ; Je ne
veux sur ma soupente Ni rimailleur, ni savant.

J'excepte de la bagarre Tout rimeur buveur et fier Qui s'est
raillé du Ténare, Qui se raille de Tenfer.

CHANTS DB PTBRRE DUPONT

Des écus de la recette Je n'irai pas m'amuser A remplir une cas-
sette ; Je veux d'abord me griser.

Et puis je cours en Bourgogne, Choisir aux meilleurs coteaux,
De ces vins qui, sans vergogne, Grisaient Tabbé de Ctteaux.

Ah I sortons de dessous terre, Mes bons amis du caveau.

Et fondons un monastère, Un monastère nouveau I , Le temps
est à la prêtrise ; Prenons les petits collets, Et que chez nous on
se grise Comme au temps de Rabelais I

SHTÈILLE AU ŒAV3AU,

LE ROI DE LA ROCHE

Je SUIS roi de la roche,

On tremble à mon approche* .

' J'ai mon troupeau pour me nourrir, Mon troupeau de chèvres errantes; Eï leur lait, qui ne peut tarir, Sont le thym et les amarantes.

Un brigand du pays voisin.

Pour un peu de lait de ces chèvres, Chaque soir approche à mes lèvres Son outre de vin.

Je suis' roi de la roche, On tremble à mon approche.

La montagne abonde en chevreuil ; Malheur au gibier qui s'arrête A la distance de mon œil ; * J'ai toujours une balle prête.

Je suis bOn pour un coup de main, Et les brigands de la contrée Me font partager la curée, Sur le grand chemin.

CHANSONS DE FIRRRR DUPONT

Je suis roi de la roche,

On tremble à mon approche.

J'ai des refrains et des chansons ' Pour les bergères des collines Qui cueillent parmi les buissons Les mûres et les avelines.

Ma voix est un souffle du mal, Malheur à celle qui m'écoute!

Mon chant lut verse goutte à goutte Un philtre infernal.

Je suis roi de la roche, On tremble a mon approche.

MUSigrE DE E. VIVIER.

Anâanêmo,

ran - les ;

Et kar lait, qui ne peut ta-

ran - - tes.

Un bri " gand da pa - ys Toi - »

chè - - - vres.

Cba - que soir ap- proche à mes

lê - - - Très Son on - - tre de Tin.

IVX&9VN rOONUATmir»^

msimmiKf

âl

w ..* îl

> .< - ." /<- , .'■ ■ ■ /"tfriy

LE VAGUE

Dans le vague où je suis plongée Et dans les intimes douleurs, Je
ne suis jamais soulagée Que par mes soupirs et mes pleurs :

Au milieu du luxe où je nage, Sur mes lèvres étincelant
Comme un éclair dans un nuage»

Mon riren*est qu'un faux semblant.

recherche incertaine!

problème fatal !

Ah ! que grande est ma peine A chercher Tidéal.

Rien ne me charme et ne m'attire Parmi les choses que je vois,
Et c'est k peine si j'admire La voûte du ciel ou des bois.

Quand j*erre dans les avenues De mon parc aux arbres taillés,
Je rêve par del^ les nues Des horizons plus émaillés.

CBAKT8 ET CBAHSONS

recherche iacertaine!

problème fatal I Ah! quegrandeest ma peine A chercher l'idéal.

Des Oeurs si rares de mes serres Je n'ai plus souci désormais,
Ni des hâtes de mes volières, Ni tant de choses que j'aimais.

Je verrais sans pleurer la perte De mes oiseauxde paradis, Et
de toi, ma, perruche verte.

Qui répèle ce que je dis I ■

recherche incertaine!

prohième fatal!

Ah ! que grande est ma peine A cbercber l!idéal.

Que me fait ma jument de race Dont l'œil noir est plein de
douceur.

Vite comme le vent qui passe.

Qui m'aime à l'égal d'une sœur; Que me font ma colombe
blanche.

Mon angora; moi épargné?

Qu'avec eux je joue et m'épanche, Mon cœur n'en reste pas
moins seul.

recherche incertaine

problème fatal

Ah! que grande est ma peine ■

A chercher l'idéal.

DE PLANCHER DUPONT. 55

Au sein de la foule dépré-

Qui tourbillonne autour de moi

Et m'appelle son adorée; .. :: :...

Plus d'un veut m'égayer sa foi ;

Lequel choisir, lequel est digne," .

De cet amour illimité ?

Qui veut être pur comme un cygne -■

Et durer une éternité?

"O Tccherhc încertaîne ! • - - -

problème fatal!

Ahi que grande est ma pei&e — -^ A cherdier l'idéal.

LX VAQVk.

^^TJ^ i -^^VH

Oui te f«CM 4)li je sais plra-

suis Ja-niais sutt-ia - gé • e Uue ilntmolo.

par mes suu-ptrs H mes

-a - ge.

Mon ri • re nVst qaun faux sem RBPRim.

blant :

re - chtr - che iii - cer - tai - ne, pro-

me fa • kii,

Ah ! qoe gran - de est ma

pei - ue k eber - cber

ZZ

n - dé - ail

Tf« *rt^** ^ojîf

lA Jiufii fjiii fl'ifiai'fijcx.

/h^ . £>^^^ftar^i* r eht /» i^r-ur J^tërt-^

LA JEUNE FILLE D'INSPRUCK

Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

Le matin, elle avait encore Un nid au-dessus des buissons, Dn nid qui jetait à Taurore Sa part de joyeuses chansons :

Mais, depuis l'aube, une ingénue Aimant les fleurs, aimant les nids.

Jusqu'à ces buissons est venue Où nids et fleurs sont réunis.

Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.*

La vierge à l'humeur enfantine.

Capricieuse dans ses vœux

III

68 CHANTS ET CtfANSONS

Gaeillit d'abord de l*aubépinc Pour en mêler à ses cheveux ;
Le nid de la branche élevée Excita son jeune désir.

Hélas ! l'innocente couvée A gazouiller prenait [loisir.

Sur la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche Au vent ses douleurs.

Voyant que la branche était haute, L'enfant se pendit aux rameaux, Sans songer que c'est une faute D'arracher aux nids leurs oiseaux.

La mère s'était envolée, De ses plaintes remplissant l'air.

Or, sous l'aubépine étoilée, Donnait un lac profond et clair.

Sur la haute branche De lepine en fleurs, La fauvette épanche
Au vent ses douleurs

En atteignant au nid de mousse Son beau corps avait fait
ployer L'aubépine, dont la secousse La fit tomber et se noyer.

Le soir on l'avait retrouvée Sous l'azur, sur le sable d'or.

Tenant encore la couvée, Elle semblait vivante encor«

Sar la haute branche De l'épine en fleurs, La fauvette épanche
Au vent ses douleurs^

MUSIQUE DB E. RKTkB.

Larghetto»

Sor la hao - te braa — che

pan - cbe Ao veut set dou - Iciin.

core Ua nid

an - des - sus des buis-

sons. Un nid qui Je - tait à l*au — ro - re Sa part

rrrr^^^T^^^

de joy - eu — ses chan - sons : Hais, de • puis

ste^

i*aul>e, une in - gé - nu - e Ai - mant les fleurs, ai • m<iut iei

nids, Jus — qu*à oes liuis-sons est ve • nu - e Où n ds et

fleurs sout ré • u - nis

Sur la ban • te

ABIS.ua I)f, LA UA!\

•'//•, '\<.tfH^,,.S r ,:/ .; ,

ADIEUX DE LA MARIÉE

Je viens vous faire mes adieux, Moitié triste, moitié contente, Du milieu de vous je m'absente, Chères compagnes de mes jeux.

C'est le sort de toutes ; chacune Un matin quitte la maison, Pour suivre en tous lieux le garçon, Qu'il fa«se nuit ou clair de lune;

Chacune me suivra plus tard ; Ne me regrettez point, fillettes :

Accompagnez mon gai départ De chansons et de chansonnettes.

Adieu ma couchette au blanc ciel Toujours fraîche et toujours parée»

A quatre épingles étirée Gomme la nappe d'un autel ; La nuit, quand, les fenêtres closes, IjSl pluie à mes vitres'battait, Mon cœur allait et ressautait Comme une mouche dans les roses.

Chacune me suivra plus tard ; Ne me regrettez ^int, fillettes :

Accompagnez mon gai départ De chansons et de
chansonnettes.

Adieu les fleurs et les oiseaux!

Adieu les fraises, les noisettes, Et rondes aux sons des mu-
settes, Souliers fins et petits ciseaux!

Dès demain je serai fermière, Peut-être mère avec le temps :

Pour soigner les petits enfasts Nous emmènerons la
grand'mère.

Chacune me suivra plus tard ; Ne me regrettez point , (iHettes
:

Accompagnez mon gai départ ' De chansons et de
chansonnettes.

Moderato. p

Je viens vous fai • ri mes a

±3çrrS

tlieiix, iiioi - tié

tris . te moi - tié con-

seil - te , Clic - res com - pa - gnes de mes Staccato. k W

jeux.

Un ma - tiu . quit -te la mai - son , Pour suivre en

tout lieu le gar - çon, Qu'il tas • se nuit oa clair de

lu • ne; Clia - cu-ne me Mii-vra plus tard Ne
 me re - gret-tez point fil • let - tes t Ac - com - pa - gnez mon
 gai dé - p""* n<* chan -sons et de chanson
 pU-ĩ-'*-
 ,-in-?»Ii
 -^^lo^rJ-
 LCi 3o'ADZ Dï. LA -jAUfli

LES BORDS DE LA SAONE

'?^_^€^sl-

Briller dans les cités N*csI point ce que j'envie; Mais aux bords enchantés Où j'essayai la vie Comme un oiseau sa voix.

Qu'un soir ma vie éteinte Tombe comme la plainte D'un oiseau dans les bois :

Oh I qui me rendra tes rivages, Saône que j'aime, et tes ombrages

De peupliers, Où los colombes si fidèles Appelaient en battant des ailes

Leuis doux ramiers?

Ohl comme j'aimerais, Sous tes vertes saulées.

Goûter l'ombre et le frais.

En entendant mêlées

iir. 9

Au bruit de leurs troupeaux, Les chansons des bergères Que
ces lieux solitaires Invitent au repos

Ohl qui me rendra tes rivages, Saône que j'aime, et tes
ombrages

De peupliers, Où les colombes si fidèles Appelaient en battant
des ailes,

Leurs doux ramiers?

Hélas 1 loin de tes bords La fortune m'exile.

Que n'ai-je ses trésors!

Pour ton eau si tranquille, On verrait mon esquif Fuir Tocéan
du monde Qui cache sous son onde Le dangereux récif.

Oh I qui me rendra tes rivages, Saône que j'aime, et tes
ombrages

De peupliers, Où les colombes si fidèles Appelaient en battant
des ailes^

Leurs doux ramiers?

" I *D ^m'sP ^ ' ~

Ka3@ ISOIB^ PI LA Ë.J^OT^m,

Bloderato»

ti-^

Bril - - 1er dans les

les ci-

^^inJ..r3jiJ.jM ;

tés N*est point ce qoe J*en - vi - e; Mais

soir ma Tie é - tein - - - te Tom - be com-me la

^iVjj .1 h^J4ij^

pUiiu - - te D'an oi - seaa dans les bois:

Oh ! qni me ren - dra tes ri - va • - ges, SaO - ne qiu'

j*ai-me, et tes om - bra-ges He pea - pâ - ers. Où les co-

-loin - be» si ti - «le les Ap-pe-Iaieni en lat - t»ni «icrs

ai • les Leurs

mi - i*r« !

cv».

eu

J.A BOYAUTi,

Ainsi la cuirasse et le heaume Se rouillent dans Tombre et
l'oubli.

i.h\ s^ u jj-\y'i jl, _.

LA ROYAUTÉ

Le temps n'est pas loin, je Tespère, Od chaque enfant, de bonne foi.

Ira demander à son père Ce que c'était, jadis qu'un roi ; Mais lui répondra, non sans peine, Débrouillant le fil des vieux ans :

a Un roi c'était Croquemitaine !

« Il effrayait les grands enfants, o

De la royauté le fantôme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans l'ombre et l'oubli.

Se peut-il qu'aux mains d'un seul maître Un peuple amoureux des liens Ait jadis enchaîné son être, Son honneur, sa vie et ses biens; Qu'il ait, de son épargne lente Grossissant le roval trésor.

Sur une tête aussi branlante Posé le diadème d'or ?

De la royauté le fantôme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans l'ombre et l'oubli.

70 CHANTS BT CHANSONS

Faat'il qu'une seule famille Des autres prenne tous les droits,
Et seule dans la pourpre brille, Montant les plus blancs palefrois ;
Que toute autre marche à distance, S*échelonne et prenne son
rang, Suivant qu'elle a plus d'importance On de noblesse dans le
sang.

De la royauté le fantôme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans Tombre et l'oubli.

On ne peut plus chanter en France Les rois s'en vont , ils sont
partis !

Et leur mensongère espérance N'est plus que le mal du pays.

Voyons s'il restait à ces branches Quelques fruits ou quelques
vertus, Les scieurs de long font des planches Avec les chênes
abattus.

De la royauté le fantôme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans l'ombre et l'oubli.

Malgré leur mollesse et leurs vices Qu'on voit pulluler parmi
nous, Les rois ont rendu des services Dont il faut nous montrer
jaloux.

La féodalité vaincue Fut par leurs soins mise à néant, liaint
vieux créneau porte à la nue Le dernier soupir du géant

De la royauté le TantAme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans l'ombre et loubL

Nos féodaux seraient les princes Qui se disputent les débris
Des empires ou des provinces Et les derniers serfs du pays. A
chaque fois que leur lignée Tenta notre asservissement, On a vu
la France indignée Prononcer leur bannissement.

De la royauté le fantAme

Est à jamais évanoui ;

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans Tombre et ToubU.

De la royauté qui s'envole Gardons un loyal souvenir ; Au père
laissons Tauréole, Aux femmes donnons Tavenir.

Les preux jadis pour leur marraine Se montraient galment
querelleurs, Que chez nous la beauté soit reine, Portons vaillam-
ment ses 'couleurs.

De la royauté le fantôme

Est à jamais évanoui ,

Ainsi la cuirasse et le heaume

Se rouillent dans l'ombre et loubli.

^^^ISùf

Oi^ lEQDïïAtsrvif.

rT^i^ Vu

Le lempn^ctt pat loin j« r«s - pè —

i{'^';jj.j'i.UJ'N';

r«. Ou ^a-qoemi • fant

m derA Mm pè-re, Ce qne c'é - Uit, ja - dU qu'un roi;
Maùlaire-

lfi:iJ;J-I.Uj'J.^ | .l.^ ^

poa-dra, non cant peigne, Dé - bronil tant le RI (t^<i vUi.x ..<

U ef-fraj - ait

les grands en - fanU. iDe la roy - ao-

é ~ va - nott - i ,

4in - si la cui - raue et It

me, Se rouil-lent dans Toni - bre et l'on-

.] I J.JM \ ^

bli. 8e rouïMentdana Tom • bre et Tou - bli.

.':/}' '\:./-i(Z//i c*"//* <À. .1' .,>■«/- /'iLrr.r

MON AmULE.

Je ne crois pas qu'elle soit morte, Ma belle aïeule aux cheveux blancs; Chaque soir, elle ouvre ma porte, Et vers mon lit vient à pas lents :

Seulement je la vois plus belle; L'azur vif est moins radieux
Que son visage et sa prunelle Ravivés aux splendeurs des cieux.

Mon aïeule au jeune sourire , Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

Quand le coq matinal vous chasse Et vous renvoie à votre lieu ,
Nul autre ne tient votre place A votre table au coin du feu.

Absente je vous vois encore , J'entends encore, où vous étiez,
Sous vos doigts le fuseau sonore , Le rouet bruyant sous vos
pieds.

m. iO

7i CBANTS IT CHANSON»

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

Quand mon ftme penche inquiète Entre deux projets hasar-
deux, J'attends votre signe de tête Avant d'oser dire : Je veux!

Aucune erreur ne vous égare, Victorieuse de la mort , Et vos
yeux doivent être un phare Qui mène toujours à bon port.

Mon aïeule au jeune sourire, Des cieux lointains votre séjour,
A notre ciel revenez luire Pour y consoler mon amour.

Quand ma trame sera tissée, Quand mon œil jettera mourant
Les vestiges d'une pensée A l'eau du terrestre torrent , Au seuil de
la vie éternelle, Blon aïeule , je vous attends , C'est vous qui pous-
serez mon aile A franchir les bornes du temps.

Mon aïeule au jeune sourire.

Des cieux lointains votre séjour, A notre ciel revenez luire
Pour y consoler mon amour.

-^SS^i

Larghetto,

Ij fi i '.h ^ P ^ l J

morte, - Ma belle a — leule aux che-vciix blancs; Cha-que
soir.

elle o11 - vre ma por - te. Et vers mon

\ ^ y mt'^' \ U\' \ iU '^' ^ \

Seu -le - ment je la

bel - — - le; L'a -

ziir

'r J'fi r i f r i f f'f r/f, i

▼if est moins ra - di - eux Que son vi - sage n

1 ^, f, If. nj,u /' fi p f/ ' p I

«a pru - nelle Ra - vi - yés aux splen - deurs des

IÇ î j jllli ^l'jLU.l'ul

ciciix. Mon a — leilleaai jeu -ne son - ri - re Des deux loin»

tains vo - tre se - jour, A no - tre ciel re - ve - nez

loi - re Ponr y con • so - 1er mon a —

mnur.

nu

"-^^ liBHAHl

LÀ MALADIE

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà !

C'est un gai pèlerinage, Quand on en peut revenir, Que la maladie : un sage En garde un bon souvenir.

Après la première crise Qui fait geindre et crier fort, L'ouragan qui loin du port Vous battait se change en brise.

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà !

De la fièvre qui commence Terribles sont les assauts ; La tête est comme en démente, Le pouls a des soubresauts ; Une lanterne magique Défile à vos yeux troublés.

Vivants et spectres mêlés Dans une ronde tragique.

79 CBAMS ET CBANSONS

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà .

Dans une chambre bien close OÙ Ton marche à petits pas, La
Faculté fait sa glose Sur un mal que Ton n'a pas; La noire sang-
sue aspire Le plus pur de votre sang ; Vous voilà convalescent I
Mais non, votre mal empire.

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà I

Profitant de votre angoisse.

Comme un chat qui guette un rat, Le curé de la paroisse Vient
flairer un libéra.

Là-dessus je me sens brave, Je me récrie et je dis:

Les clefs de mon paradis, Ce sont les clefs de ma cave.

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà !

DE PIBRRB DUPONT. 79

Que Dieu nous ait en sa garde :

Trinquons, monsieur le curé»

Mais ajournons la camarde Et votre miserere.

Je saurai vous faire signe Quand il faudra revenir, Hais avant
que de mourir Je veux voir guérir la vigne.

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà!

Ce printemps avec ma mie, Je veux, nous donnant la main,
Voir la couvée[^] endormie Aux branches de Faubépin ; Je veux
voir fleurir les roses Et tout ce qui fleurira ; Je veux voir ce qu'on
verra, Et nous verrons bien des choses.

Ce n'était pas de celle-là Que je devais périr encore :

J'ai salué la pâle aurore Des trépassés, et me voilà I

na - i[^]t Quand on en sait re - ve • - nir, Qae h

gein - - are et • crfer fort, L[^]oa - ra - gan qui loin da

port, Vous bat - • tait, »e change en bri - se.

Il lilPUS BU SDIH.

ir

■ ■ tailÉHA

LE REPOS DD SOIR

Quand le soleil se couche horizontal, De longs rayons noyant la
plaine immense, Comme un blé mûr le ciel occidental, De
pourpre vive et d*or pur se nuance ; L*ombre est plus grande et
la clarté s'éteint. Sur le versant des pentes opposées ; Enfin le ciel
par degré se déteint, Le jour s'efface en de brumes rosées.

Reposons-nous I Le repos est si doux :

Que la peine sommeille, Jusqu'à l'aube vermeille!

Dans le sillon, la charrue au repos, Attend l'aurore et la terre mouillée ; Bergers, comptez et parquez les troupeaux, L'oiseau s'endort dans l'épaisse fouillée.

Gaules en main, bergères aux doux yeux, A l'eau des gués mènent leurs bêtes boire; Les laboureurs vont délier les bœufs, Et les chevaux soufflent dans la mangeoire.

JIS^ CHANTS IT ÇEANSOIII

Reposons-noas 1 Le repos est si doux :

Que la peine sommeille, Jusqu'à Vaube vermeille 1

Tous les fuseaux s'arrêtent dans les doigts : La lampe brille, une blanche fumée Dans Tair du soir monte de tous les toits ; C'est du repas l'annonce accoutumée :

Les ouvriers, si las, quand vient la nuit, Peuvent partir, enfin la cloche sonne; Ils vont gagner leur modeste réduit.

Où sur le fea la marmite bouillonne.

Reposons*nousI Le repos est si doux :

Que la peine sommeille»

Jusqu'à Taube vermeille!

La ménagère et les enfants sont là, Du chef de Tâtre attendant la présence.

Dès qu'il parait, un grand cri : « le voilà I • S'élève au ciel, comme en réjouissance; De bons baisers, la soupe, un doigt de vin, Rendent la joie à sa figure blême ; Il peut dormir, ses enfants ont du paÎD, Et n'a-t41 pas une femme qui raime ?

Reposons-nous I Le repos est si doux :

Que la peine sommeille, Jusqu'à l'aube vermeille

DS rrsKRS DHPONT.

Tous les foyers s'éteignent lentement, Dans le lointain, une
«tin^ cpïi fuma Péusse de terre û soord mugissement, Les lourds
marteaux expirent sur PenclMie :

AU détournons, nos âmes du vain bruit Et nos regards du faux
éclat des villes ; Endormons-nous sous l'aile de la nuit, Qui mène
en rond ses étoiles tranquilles t

Reposons-nous r Le repos^ est si doux :

. Que la peine sommeille, Jusqu'à l'aube Yermeille l

LX BXrOS DV 8CIB.

Qund le so • leil

te cosdie bo-ri-m-

^■hJr^r l f l l HHïJH-^

De longs r»y • tw

Boy - ani la pleioe in-

mr'y i 'j. r j.

UMuM

' ae, GoamettB blé mfr

^rci^ ^j'pgigj!^

til De poar-pre vite et (for pur se na - an - ee; L'ombre est plus
gran-de et la elar-tè 8*é - teint Sur le ver-sant des peu -tes op-
po«

éfe^ - |:±d^i^

-^tJ J' r c n

se - es;

En - fin, [^ ciel par de - gré se ié •

teint.

Le joar s'ef-Ctce en des bra-mes ro - se - es.

Re - po - sons - nous !

Li' le-pos est si doux,— Qo^

nrrrrfyn^

Krr

la pei -ne som - meil - le Jus - qa*à l'an - be rer - meil-le ! La la
l>

la la la la la la la la la la la la la la la la.

i-UIi...: ^iBRART

lit, JLSMVX

iiAiTr oL LA mi.R.

iir.

LE CHANT DE LA MER

<a^£Xd'vg^'5>

Voyez de loin venir la mer Avec sa chanson lamentable, Tor-
dant sa vague au reflet vert Dans les galets et dans le sable.

Elle subit le mouvement De Tuniverselle machine , Et son
rauaue mugissement Est récho ae la voix divine.

mer profonde , explique-toi.

Grand prisme où le soleil se brise, Clavier où les vents et la
brise Notent leur cadence indécise, Dis-nous ta loi , dis-nous ta
lo' .

mer profonde, explique-toi.

La mer submerge les trois quarts De notre globe à sa surface ;
Elle en a fait cina grandes parts Qu'elle supporte dans l'espace.

Voyez , le nouveau monde sort Des plis flottants de sa tunique.

Elle embrasse du sud au nord L'Europe, l'Asie et TAfrique.

mer profonde, explique-toi.

Grand prisme où le soleil se brise , Clavier où les vents et la
brise Notent leur cadence indécise.

Dis-nous ta loi , dis-nous ta loi.

mer profonde, explique-toi,

in. 12

^^» • CDASTS ET CHANSONS

Épanouie au sein des flots , La terre y plonge ses racines
Comme ie aernier des tiots Et comme les algues marines.

La mer nous rejette le sel , La soude avec la magnésie , Et tout
ce qu'elle emprunte au ciel D*air vital et de poésie.

mer profonde, explique-toi.

Grand prisme où le soleil se brise, Clavier où les vents et la
brise Notent leur cadence indécise , Dis-nous ta k>i , dis-nous ta
loi.

mer profonde, explique-toi.

Voyez à vos pieds ce poisson, Ou les reflets de cette écaille »

C'est la mer vue à Thorizon , Des sept couleurs elle s'émaille ;
Elle respire, et son remout A les battements d'une artère ; Quand
dans la marée elle bout , On dirait Tâme de la terre.

mer profonde, explique-toi.

Grand prisme où le soleil se brise , Clavier où les vents et la
brise Notent leur cadence indécise , Dis-nous ta loi, dis-nous ta
loi.

mer profonde , explique-toi.

Bûcherons , coupez le sapin ; Scieurs de long, drus à la tâche ;
Gais charpentiers, mettons en train.

Le marteau , la scie et la hache !

Battez la quille du vaisseau , Le tisserand finit sa toile, Le gou-
dron fume, on glisse à l'eau , L'équipage met à la voile.

DE riERUE DUPONT.

mer profonde, expliue-toi.

Grand prisme où le soleil se brise, Clavier où les vents et la brise Notent leur cadence indécise, Dis-nous ta loi « dis-nous ta loi.

mer profonde, explique-toi.

Quel que soit votre pavillon .

Dieu vous aide, troupe intrépide 1 Creusez tout droit votre sHIQn , Laboureurs de la plaine humide ; Rapportez les trésors cachés :

Poivre, poissons , corail et perle; Surtout évitez les rochers Où la vague en pleurant déferle.

mer profonde, explique- toi.

Grand prisme où le soleil se brise , Clavier où les vents et la brise Notent leur cadence indécise , Dis-nous ta loi, dis-nous ta loi.

mer profonde, explique-toi.

Surtout ne teignez pas de sang Le g'and Océan Pacifique ; De Trafalgar et d'Ouessant ' Cicatrison la plaie antique.

Htt'ins , le plus grand des trois-oiâts N'est sur la mer qu'une coquille ; Du sang versé dans les combats On ne fait pas la cochenille.

mer profonde, explique-toi.

Grand prisme où le soleil se brise , Clavier où les vents et la brise n Notent leur cad^M^ indécise , Dis-nous ta loi , dis-nous

ta loi.

mer profonde, «xplique-toi.

S,S (BIS^S!I<S S)1S ^â, 52IIS13.

Vo • ycsUe loin Te-nir U mer A>vec sa chan-soo la-men-

U — ble, Tor daut la vague aa re - flet vert Dans les ga-

leU et dans le sa ^ -. ^ ^ ble.

ît=h

ff^

El - le su - bit le roou-ve-

meut De Tu • nUver*sel -le ma - cbi-ue» Et son ran- que mn-
gis - se-

mf nt Est l'é • cbo de la voix di - vi _ ~ -,

mer pro-fonde. ex • pli - que - toi, Grand prisme ou le so-ieil sa

bri ^ ~ ^ se, Cla-vier oà les vents et , la bri-se No-tent leur

cardence in*dé'Ci / ^ ~ se. Dis nous ta loi«. dis-oons ta

O mer pro - fonde, ex - pli - que - loi. Dis-nous t»

dij nous ta loi, O mer pro fonde ex - pli • que - loi.

la ĨJSiSS-S àiS ■flJSĩi'UX.

Jrn»" De^iMn g r OU -/<• Lteur Paru

LA VIERGE AUX OISEAUX

Par un de ces beaux soirs d'automne Ou, sur les feuillages
rouilles, Le soleil pose une couronne De pourpre et de rayons
mouillés, Berthe s'en va sur la colline, Ses doigts couverts de fin
chamois, A son cou blanc portant hermine Pour conjurer les pre-
miers froids :

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son
chant.

Dans les roses et les topazes Du soleil couchant

Tournés vers la voûte céleste.

Ses yeux en reflètent l'azur; Les biches ont le pied moins leste,
Les mules ont le pas moins sûr.

Comme un ormeau jauni qui plonge Ses longs rameaux dans
le saphir, Dans Tombre du soir qui s'allouge, Vous verriez sa
taille grandir.

^ CHANTS KT CBANS0N8

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son
chant, Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

Elle mêle à sa chevelure

Le chêne d'or avec ses glands,

Et, dernier don de la nature,

Des arbrisseaux les fruits sanglants ;

Si bien qu'elle a comme un cortège

De grives, merles et pinsons,
D'oiseaux nourris, pendant qu'il neigea
Par ces fruits rouges des buissons.

Et Ton entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son
cfaÂnt, Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

Or voilà ce qui nous arrive
De ces chants dispersés dans l'air :
« Dieu I que le petit oiseau vive
» Et passe chaudement l'hiver !
» Préservez-le de la gelée
» Et des ouragans de la nuit,
» Afin qu'il revoie étoilée
» La branche en fleur où fut son nid. »

Et l'on entend de douces phrases Jaillir en gerbes de son
chant, Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

DB PIEnRE DUPONT. 91

La lune des cimes s'élance Comme on croissant de diamants ;
La nuit d'étoiles ensemence Les vastes champs des cieux dor-
mants ; La voix de Berthe, dans Fespace, Se mêle aux cadences
du ciel, Son ombre descend et s'efface An seuil du logis maternel.

On croit toujours ouïr ses phrases Jaillir en gerbes de son
chant , Dans les roses et les topazes Du soleil couchant.

KÂ WCDSQeS ^ISS ©SSS&W^

Par an de ces bi>.iai soirs d'an

^,'., | _p 1 1 1^ Ji ^ ^ ^

ton • • ne Oft sar les fenil - la - g(*s roosl

ron • ne De pour - pre et de ray - ons

moQil

Ms: Ber-tbe8*en va svr (a col - H -ne Ses doigts cod- verts de
on cha

mois, A son roQ blAncpor-tant hcr-minePoareon-jn -rer les
pre - mieni

^T\ RbFUAlM.

phra ' - ses Jaii i\r enger-bes de son chant Dans tes ro-

SCS et Us to - P.1 - zes i»a . so - leil cuo •

chant Do

so • leil COQ - chant.

k*!L^!:

^Hy

**ff«^

tHî^t

Li; p^z^Mn u' UK.

Le soleil est dans tna csisseiic, Répondait l'avare éhonté.

L'-.!.i!.JJJ::L'lLLUjJj.LLJ.j-.jjtJllU'IİA^.^-^>.-;,,_-i;r.^.-
„;:;- . :

L ^ P'^ZL\)\ 1)' UJ^.

LE PESEUll D'OR.

Dans ane verte houppelande Bordée au coo de petit-gris, Un
jaif expulsé de Hollande Vivait d'usures à Pans.

Il pesait avec des balances Dont les plateaux étaient faussés,
Or, diamants et consciëilices :

Ses doigts étflietit fort exer<;és.

Les souris vont se prendre

Au chdt qui dort, Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

On allait chercher la piqure De ce serpent dans un trou noir *
Bâillant sur une cour obscure :

Ce repaire était son comptoir.

A ceux qui de celte éachetle Osaient railler 1 obscurité.

Le soleil est dans ma cassette, Répondait Tavare éhonté.

III

O'i CBAMS ET CfİANSO?IS

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort, Et chacun allait vendre

Au peseur d or.

Ses yeux étaient deux escarbouclco.

Son nez un triangle effilé;

Il portait des souliers à boucles,

Du linge en Hollande filé ;

Il prisait avec des mains sèches

Du fin tabac de Portugal ;

Son crâne, orné de blanches mèches»

Eût effrayé le docteur Gall.

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort, Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

De tout calcul indéchiffrable Il se tirait en un instant.

Et d'une voix imperturbable Il disait au chaland : C'est tanti
C'est tant ce virginal sourire; C'est tant votre anneau conjugal ;
C'est tant le sceptre et tant la lyre, Tant la tombe et le piédestal !

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort.

Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

Qu'il monnaya d âmes flétries I ^ Qu'il serra dans ses coffres
forts D'or, de bijoux, de pierreries.

De châles de tous les trésors I

La mort longtemps le laissa faire.

Un jour de hausse et de grand gain, Elle emmena notre
homme en terre, Mort de joie et presque de faim.

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort, Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

Le diable, qui toujours existe, Ayant vu la nuit, en rôdant,
Notre squelette jaune et triste Qui perdait sa dernière dent, Dans
un plateau de sa balance Mit les restes du pauvre corps, Et dans
Vautre avec violence Fit entrer ses nombreux trésors.

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort, Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

« Tu pèses moins que tes richesses, Dit le diable, viens en en-
fer !

Nous y vivrons de tes largesses ; Tes os secs feront un feu clair
I »

Tirez profit de cette fable Vous tous qui rognez sur un liard !

Vous thésaurisez pour le diable.

Il vous surprendra tôt ou tard.

Les souris vont se prendre

Au chat qui dort.

Et chacun allait vendre

Au peseur d'or.

ILS)PQ.BISWI% m^®^.

bi • de Qor - - déf! ao

iri». Un juif i

- . boi . fié de ifol -

juif ei . - - pql - ^

f JW-^ .

lan-do Vi • vait d'u - sn - res à Ra - ris.

Il pe - sait a - vec des ha - lan - ces

DoD(les Qb - teaax é - • laient fiu -

ses: Or,

di - a - iiiiits et cuds -

CUDS > et - Rr.pRAiir.

(liai - cun al • lait vendre Au |>c - H'ur ci'or.

3 'i; -3 j (£)]>■] (ai r/iT i£i; fiS'ôï.s.

Imff Of/.tnuun ,» r C'it if -ùrur /'jr-u

LE ROSSIGNOL ET LES ROSES

Un jour, je trouvai près du sol, Au temps des brises les plus chaudes,
Dans rherbe, ut uid de rossignol.

Au fond brillaient trois émeraudes, Trois œufs, pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.

Appelant son époux sonore, La mère attristait' Talentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries, Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès, Roses d'une teinte rêvée.

Qui semblaient naître tout exprès Pour les amours de la couvée;
Alors je sentais doucement Éclore en moi trois douces choses :

Il fleurissait en moi trois roses ; Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries^ Espérances fleuries.

^ COANSONS DE PIBREB DUPONT.

Mon cœiir couvait trois œufe divins, La Toi, Tamour, la poésie.

Trois jours après, quand je revins, De froid mon ftme fut saisie :

Le nid gisait, et Téglantier Pleurait ses roses églantines; Le nid divin, les fleurs divines De mon cœur jonchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries. Illusions flétries!

2,!S I]i®SSE@!;!I(D&> îSIf aSS !2oSI£?.

'Anflnnte quaxi aânnin

H!;jM i a

ÎTn jmr je trou - val près d»

TTT^r i ',M4t^

«ol Au lemp.» lies brl - se) les plus chau - des, I

riicrbd un nid de ros-sUgnoI. Aa foad bril-iaieitt trois é . mel

Crcêc»

rau

— des. Trois œufs pleins de cban • sons d'à-

mour. Si Diea ies voulait faire ^ . clo . r«i

rrrr^Tt^ ^n^^

Ap - pe-lant son é — pottx ^o — no . re, La

pp te.

mère at - tris • tait Ta — len - tour.

r.niin pianissimo.

Kid Dons - seax, fleurs de pour-prte rt blon-des rc • ve.

ri — ft.

ii^=?

Es - pé - ran — ces fleu •- ries,

Mm eudo.

Es — pé — raa - ces

tl(

«K • ri — es.

in.

/K.j-'-l'.ii.a.nit.-l\\ii.1Jil..■Jt'il/•..■●●●●//".T

LES AMIS

%— " ~ ^fr-

Tonnelle verte, embaumée et petite Où l'on tient six ou sept>
aa^is en rond, Ton chèvrefeuille avec ta clématite Font ressortir
le bleu du liseron ; Ta vigne folle aux houblons enlacée Me laisse
voir à travers le treillis Des hôtes gais dont jaillit la pensée
Comme un bourgeon : ce sont de vrais amis I

Vigne et houblon font bien sur les tonnelles :

Ces nourriciers de la bière et du vin

Arroseront les amitiés fidèles

Qu'on voit fleurir aux deux rives du Rhin.

Les deux liqueurs ont passé la froQtère,

C'est un échange entre les deux pays :
Faire alterner le vin avec la bière,
Le verre en main, c'est l'usage entre amis.
Il faut les voir, un matin du dimanche, Tous devancer l'heure
du rendez-vous,

III. k

102 CHANTS BT CHANSONS

Francs da collier, dégagés de la hanche.
Allons aux champs, le soleil est à nous !
Et les voilà devant le paysage Tondant les prés et battant les
taillis :
La belle fille, attirée au passage.
Fait les yeux doux à ces joyeux amis.
Jusques au soir menons la promenade, Laisant aux vieux la
halte aux cabarets.
Et, s'il fait chaud, qu'une simple rasade, Bue en passant,
tienne les gosiers frais.
Quand vient la nuit, la faim est aiguïée :
Sur le dtner, on ouvre les avis.

De s'accorder la chose-est malaisée, Quand on commence à crier entre amis.

I^a faim grondeuse apaisera l'orage.

L'hôtesse arrive et propose un rôti.

Une salade, un lapin, du fromage.

Du vin claret ; on en prend son parti.

Apportez-nous des nappes, des serviettes.

Nous voulons être, et vite, et bien servis !

L'hôtesse aura des façons très honnêtes, N'êtes-vous pas, dit-elle, des amis ?

A table on mange, on boit, ensuite on jase, Et, comme l'ail parfume le gigot.

Chacun se croit obligé, dans sa phrase, De faufiler par instant un bon mot.

Vient le dessert, une chanson l'égayé ; Puis ce quart d'heure oii souvent on est pris. On se consulte, et l'un pour l'autre on paye Cela se fait volontiers entre amis.

DK PIBEBB DUPONT. iOÔ

Sur la journée une ombre se détache:

Un des amis, hélas I va nous quitter; Il a beau rire en frisant sa moustache, Un boulet noir pourrait bien remporter.

Non I sur ses jours l'amitié tend son aile ; S'il pense à nous, ses coups seront hardis.

Il reviendra sous la verte tonnelle trinquer en(M)re avec ses
vieux amis.

B,3S &IQISS;

■^ -è^ ^ ^ty^i

ÀUegrHià.

Ton - Bcl - le ver -te eu - baa - iii^e ei pe-

ti • le Oû Ion iirni i4x oo f#pt, as^slt en raiA, Ton ehè-vre -

i j'r et ' "

feui'jp a - vec la rié - nia - ti • te Font res - sor -

tir le blftt du li - se - ron; Ta vi - gne

JLJ J j^ JH-pp ^^

voir à Ira - vers le (rcil - lis l>es bd • tes gais dont

sont de vr-iis a

l>i*e h A - les gais dont

Jail - lit la pen - se - e Com - me on bonr - geon: Ce

ln}p\}yji^ \l^ ^

sont de vrais a - - mis! Ce sont de vrais a - mis!

; ûi.: , i.i>tfAfi-r.i.

It

' ■ . ' is V • la » ^

jt .

PRIÈRE DES ENFANTS

Dieu I le petit entant Sur ta gloire infinie En sait autant Que le savant, Que le plus grand génie.

Le plus petit oiseau S'évertue à te plaire ; L'humble roseau, La terre et Teau Te chantent leur prière.

Répands à pleines mains Tes dons sur la nature :

Les fruits, les grains, Les doux raisins ; Que tous aient leur pâture I

CBINSOHS DE PIIRBI DUrOHT.

Fais que les esnemù.

Oubliant leurs querelles,

Vivent unis

Et soient épris Des beautés étemelles I

Dieu de btmté, répands

Des trésors de tendresse

Sur nos parents :

Que leurs enfants

Honorent leur vieillesse I

iPissâs mas asrff/iLSi^s.

Audanfê soienuto.

b=fc

Dien, le pe — tit en«

ifLO^-^bte

fant

Sur ta glot — re fn — fi-

ni — e En uit an - tant

qae le sa*

l ijU l||-|;^ ^^m

vant, Qae le plus grand ge • ni ^ e.

l'J]1C£JNDJ£.

L'INCENDIE

CHAUT DES POUPIKBS.

A rheiire calme oè tout Bomfneillo, Honnis rînfleKÎble destin ,
L'incendie en secret s'éveille :

D abord il vacille incertain ; Longtemps se traîne la famée, Ar-
rive un grand souffle du vent :

Les étincelles Tont pleuvant, Enfin la torche est allumée.

Au feu 1 au feu !

L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit. le ciel bleu.

Au feu I au feu !

Le tocsin daM les capiules Annonce au loin que le fléau Combat de ses larges rafalos Les luttas sifflâmes de Teau ; La foule se rue inquiète; Au sein du brasier étouffant, La mère emporte s»n enfant, L*avare serre sa cassette.

III

CBANTS IT CHANSONS

Au feu I au feu I L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu.

Au feu I au feu 1

Avez«vou8 vu dans la campagne, Quand le chaume enflammé se tord.

Le paysan et sa compagne Errer plus pâles que la mort; Le bétail pris sous la toiture Mugit dans le fourrage ardent, Le coq mtie son cri strident A cette navrante peinture.

Au feu! au feu!

. L'incendie éclate,

La flamme écarlate

Rougit le ciel bleu.

Au feu ! au feu !

En ces calamités publiques.

Toujours les premiers à courir.

Nos pompiers, soldats pacifiques, Savent aussi vaincre et mourir.

Que de familles éplorées, Au désespoir, les yeux hagards,
Hommes, femmes, étants, vieillards, Par eux des flammes retirées !

Au feu! au feu!

L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu.

Aufeu!aufeu!

Sous le choc des maisons croolantes, Ils mettent kurs pompes
en jeu, Marchant sur les poutres branlantes, Ils disputent sa
proie au feu; La laiice au poing, le casque en tête, Par la ceinture
suspendus, Que de beaux services rendus Et quelle modeste
conquête !

Aufeu! au feu!

L'incendie éclate, La flamtne écarlate Rougit le ciel bleu.

Au feu ! au feu I

L'histoire, de qui la louange Élève si haut les guerriers, A cette
intrépide phalange Devrait garder ses purs lauriers, Quand un de
ces héros succombe, Comme on fait pour tous les vainqueurs, On
devrait des plus grands honneurs Entourer cette simple tombe.

Au feu! au feu! L'incendie éclate, La flamme écarlate Rougit le ciel bleu.

Au feu I au feu I *

Cî^H)

AlUgro,

A Thet * n otee •* tout sow-

■leil

Hor - mis

rio - aox - i - bl« drs

Il ^ p ^ 1| I 1^

le D'à - bord

va - cille in - cer-

veut Lrs é- lin- c«tl- les vont plca - vant Kn-ûn la tordit' est al
«lu -

II

gil e ciel bk'O. Aa feu -! Au feu!

lË aOiUjiiiJJii

"-j'*" ~rt../i^-r , 'u* i'ir .«-/tntr.J ,i'U<

LE BOOVREUIL.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil I Ta voix plaît à
l'oreille Et ton plumage k Toail :

Chante, gai bouvreuil I

Quand le rossignol cesse Déchanter sa tendresse, Quand il voit
ses petits, Le bouvreuil continue, Et sa voix moins connue A des
fredons gentils.

Ta voix m'émerveiHe, Chante, gai bouvreuil !

Ta voix platt à Toreille Et ton plumage à rœil :

Chante, gai bouvreuil !

Dans le fouillis des lierres, Ces vieux rongeurs des pierres, Son
nid est abrité.

Hélas I quand il repose En des touffes de rose, U est bien plus
guetté.

iik

CHANTS BT CBANSONS

Ta Toix m'émerveille, Chante, gai boayreail I Ta voix pla!t à
Toreille Et ton plumage à rœil :

Chante, gai bouvreuil ! .

Chaque beauté qui passe Du regard le menace :

Le rosier est si beau!

Ses branches purpurines N*ont pas assez d'épines Pour dé-
fendre Toiseau.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil I Ta voix plaît à
l'oreille Et ton plumage à l'œil :

Chante, gai bouvreuil I

Le noir serpent le guette ; Tenant sa griffe prête Et dardant
son œil clair, Le chat joue et se roule, Rampe, se met en boale Et
fond comme un éclair.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil I Ta voix platt k
l'oreille Et ton plumage à l'œil :

Chante, gai bouvreuil !

DE PIERRi; DUPONT. 115

Au bouvreuil, fleur vivante, Qui dans le rosier chante, Lais-
sons la liberté ; Il perdrait dans sa cage La fleur de son plumage,
L'éclat de sa gatté.

Ta voix m'émerveille, Chante, gai bouvreuil 1 Ta voix platt à
Foreille Et ton plumage à Foël :

Chante, gai bouvreuil !

S>3 S(!>I5^rni!Sf!?CS,.

Th^

CV

CHANTS BT CHANSONS

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons 1
La France est avec TAngleterre, Le droit est avec nos canons.

Faire un pas de plus dans Thistoire En dissimulant ses efforts,
Empiéter sur un territoire Comme un flot qui ronge ses bords.

Par une borne déplacée Un sillon qu'au voisin l'on prend :

Voilà l'immuable pensée, Le rêve de Pierre le Grand 1

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons !

La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

Ce fameux testament de Pierre, Par Catherine cimenté.

Enveloppe la terre entière Dans une inflexible unité.

La mort même ne peut suspendre Cet agrandissement secret.

Paul est tué ; reste Alexandre Enfin Nicolas apparaît.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons 1
La France est avec T Angleterre, Le droit est avec nos canons.

DK PIERRE DUPONT. ^^^

Le front toujours couvert d'un casque,

Toujours en extase ou botté,

Nicolas a jeté le masque.

On sait enfin la vérité.

Puisqu'en sa folie il s'entête,

Nos flottes vont, au premier jour,

S'abattre comme la tempête

Sur Cronstadt et Saint-Pétersbourg.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons I
La France est avec T Angleterre,

Le droit est avec nos canons.

Depuis la récente alliance, Qui met notre honneur en commun,
De l'Angleterre et de la France Les pavillons ne font plus qu'un.

Il s'y joindra d'autres bannières De tous les bouts de l'horizon.

Pour en finir avec ces guerres Où rinjustice avait raison.

Cette fois, sur mer et sur terre Les Cosaques nous les tenons I
La France est avec l'Angleterre, Le droit est avec nos canons.

ÀU^ tnarxiaïê.

- p fJl.lj^ il

dans le bra-sier de Si - DO-t»e Le sang 4les Tu'cs a rats -se
lé:

Ren-dons jas - li - ce à leur ué - noi - re, Plo

tôt que lor - faire à l'hun - neur. On les a vcis dans la mer

jjjjijjj'.iiM m

noi - re Coa r 1er ha^ corn -ne le Vcn - gear: Cet- le

fuis, sur nier et sur ter -re, Les co - sa - qucs, nous les te -

noDS. La Fiujut ••>l . a - ve« l'An " g«e - ler - re. Le

Droit est 5 - vec nos ra - lions; La FraiK'ee>t a - vec l'An • g'C -
ter - re. Le Droit est ;» - vec nos ca - - nons.

TBï - ^iVi lO^K PDBUC UBHaRT

A9ToX IBnêX

la Lijji: a'ujj.

LA LYRE D'OR

Regardez cette beauté fière :

Ses cheveux sur son front pleuvant, Jaillissent comme la lumière
Des sources roses du levant; Et, signe d'invincible force.

Au-dessus du cou ses cheveux Se dressent en colonne torse,
En branche d'érable noueux :

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à Tentour
on l'appelle :

La lyre dor, la lyre d'or.

Cette voix sonore et vibrante Tient à la fois du chant d'oiseau
Et de la forêt murmurante, Des bruits du vent, des bruits de
Tcau.

Comme au sein des flots une raioe Produit mille ondulations.

Elle remue au fond de l'àmc Les plus sourdes émotions.

CBARTB BT CBAKSOIfS

Sa voix savante et belle Esprime un tel accord, Qu'k l'entour
on l'appelle :

La lyre d'or, la lyre d'or.

La montagne k cime glacée

Cache les métavx précieux ;

Son bvnt mat couve une pensée

Qui se révèle par ses yeux :

Ses yenx bleus comme les grands lleuvc?

Et voilés d'un glauque reflet.

Disent des choses toutes neuves

Où l'on est pris comme au Qlet.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'k l'entour
on l'appelle : La lyre d'or, la lyre d'or.

Ondoyant comme la panthère, Et dédaignant les vains atours,
Son beau corps apprend k la terre Le secret des divins contours.

Quelle adorable nonchalance!

Faites approcher ce coursier, D'un bond de tigre elle s'élance
Et galope à franc étrier.

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à l'entour
ou l'appelle :

,a lyre d'or, la lyre d'or.

DE PIERRB DUPONT. 523

Elle passe montagne et plaine, Du Caucase au sable africain,
Elle s'en va tout d'une haleine Poursuivant le secret divin :

Vents! ramenez-la sur vos ailes, Que je vive encore une fois A
la clarté de ses prunelles, Que je meure au son de sa voix I

Sa voix savante et belle Exprime un tel accord, Qu'à Tentour
on l'appelle :

La lyre d'or, la Ivre d'or.

RA a^raiî ®^(s»iLo

Cantnbile.

for - ce, A II des -i-sas Ha con tes cUti - nux

bran - ihe dé - ra - ble iiou - eux: Sa voix sa-vaoïc et

tonr on l^p - pel

La ly - re d'or,

Li ly - re d'or.

xUi**»*

Tfî ..'■■■'• •"."S' »

ii; iŮiUK B'i. atitii

Visant à la fàUTe pmmene,

Fait jailKr Fâme éil flots pourprés.

LE TUEUR DE LIOWS

g^HgjqM^ ' g

Mes beaux lions aux crinâ dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-là I je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visant à la fauve prunelle, Fait Jaillir Tâme eu flotâ pourprés.

Dans la torrtde^titude

Où vous régttéZfïois redoutés.

Rien n'offense la quièlude

De vos faroutibeB niaE}ei^9^

Tigre, léopard et panthère.

Devant vous sont rampants et doux ;

Moi , Je fis de votre cownt) us :

Je tiens dans mes mains Ici towMrret.

Mes beaux lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-là I je fais sentinelle.

Et ma carabine mortelle.

Visant à la fauve prtnieHc, Fait jaillir Fâme eu flots pourprés.

CHANTS KT CHAKSONS

Rois diassenn, bites ros boorriches ATec les pins nobles gibiers ; Éventres les dums et les biches.

Les reurds et les sangliers.

Tenez-Toos fe l'écart des tentes Ob sont k l'abri nos colons, Ne
goettei pas en nos Talions hcâ bœofs et les radies errantes.

Mes beaux lions anx crins dorés, Dn sang des troopeaux alté-
rés, Halte-l&l je fais sentinelle, Et ma carabine mortelle, Visant à
la fanve prunelle, Fait jaillir l'&me en flots poori»^.

Quand le lion, qnand la lionne.

Ont TbAé près d'une maison^ On me bête, mon arme est
bonne Et mon œil perce à l'horizon.

Gomme un boa, j'attends, je guette, Ha balle, horrible gnet-
apens.

Siffle, et mord, comme les serpents, TantAt le céenr, tantôt la
télé.

Mes beaux lions aux crins dorés, Dn sang des troupeaux
altérés,.

Halte-là I je fus sentinelle , Et ma carabine mortelle.

Visant & la fauve prunelle.

Fait jaillirr&me en flots pourprés.

Je veux À ma mère chérie, A.Tec la hampe d'un dr^ieau.

D'une lionne d'Algérie

En Hercule apporter la peau.

Près du bois où ma soif guerrière

S'allumait à tuer les loups,

Je veux clouer avec six clous

Ce grand trophée à ma chaumière.

Mes hewsoi lions aux crins dorés, Du sang des troupeaux altérés, Halte-1^ ! Je fais sentinelle.

Et ma carabine mortelle, Visant à la fauve prunelle, Fait jaillir Tâme en flots pourprés.

'^^^^SÛr^

JLS visai&rija jdis s»c®&!I9,

■♦♦^^-(JCH •---•-

il|i«fiiod#rafo. REPHAOI.

bc«n U - -

Met betiK U - - «os

au crios do - fés.

9q Mil 4ei

Oi.

'^^'^■^"r-^iw

l I >'» nm i l i-* <t>i - w |T »

.JH^

peaox al - - té - rés,

Hal - t#

UI

^ nu il.

Je dis len - U - - net

ommuoIo.

le*

ea - - ra

bi - oe mot - lel

flots imur - • prés.

Bail

Fait jail • lir l'a - me ru

flots

pour - près.

animato.

liai - ttf

laJ Hat - te

te - là!

F— le - là!

je fais s«'n - ti

— an» — m m

nel • . le, liai

Haïl. 9 ad nbilum.

Ilal - le - là!

FIN. COUPLFX Bien rythmé.

je rais seii - il - iiel

le.

Dans la lor

(le so - - li - lu

de OÙ vous ré -

se In qui

ta - de De vos

Crf

BE

rou - - chts ma -jes - lés. TI - gre, lé - o - pan! cl pa» -

Rail.

ihè - - - rc ,

De - vaut vous sont ram-panis et doux;

pains le ion - irt

re.

Mes lM>aux li - ons

^iwr»!

fjM-SigyE;^]?];.

l-rut" ûn/u/rbun fi r (w/-/e~i}rur /itns

MARGUERITE

Ha fleur, ce n'est pas la pervenche ; Ma fleur d'amour, mon doux trésor.

C'est une mai[^]erite blaûche Que nuance un beau reflet d'or.

Mais, las ! autour d'elle bourdonne Essaim folâtre et dange-
reux :

Faut-il que sa blanche couronne S'effeuille aux doigts des
amoureux !

Que Dieu t'abrite Contre l'aquilon, marguerite, Astre du vallon
!

Tes sœurs, moins que toi fortunée Si Heureuse fleuri le plus
souvent.

Dans la prairie abandonnées, Voient leurs débris jetés au vent;
Mais toi, l'ombrage d'un grand chêne Te garantira des autans, Et
l'eau d'une claire fontaine Éternisera ton printemps.

Qae Dieu t'abrite QNUtre TaquiloD, Omargomte, Astre da yal-
lon !

Pourtant, a'il faut que l'on te eue ille, Que ce soit un naïf
amant Qui te répète à chaque feuille:

a Je Taime passionnément, Et, pour prix d'une telle flamme,
'Je n'ose demander à Dieu Qu'une parcelle de son âme.

Blanche flenr F m'aime-f^elie un peu ? »

Que Dfeu t'abrite Contre Faquilon, marguerite, Astre du ra-
tion t

SS^m(g;!![IS!2&^S.

»^^^<ÎOCH

Andamino

tf^

''-4^Hrt^^

Ma il^Mir, ce n'ist pas h pcr-

?en - l'he ; M «^ fljtir «l'a - moiir, mou ciier Iré < sor. C'est H.

u- ne iiii- giie • ri - te blan - vh" Que nn - aiicc un doiii rc- llet

«l'or ;

Mjis la«* au tour «l'ei - l» liour -don • uft (Jn

es • sailli luu-Jcorxdfn ge - rcux .. Et i.dur «a brll-laii • te cou*

ron - ne, Je re • dou - te les a - mon • roux .. Je

Ua//. K W K /TVt^ __, _ L" Tqn religioso.

li>n<

As — l.L' llll

LA FA^Ii^SÊ.

LA RIVIÈRE

De l'abtme des mers Les gouttes d'eau venues Et par les arbres
verts, Filtraut du haul des nues, Ont formé le ruisseau, Le torrent
plus rapide ; Enfin la goutte d'eau Coule en nappe limpide.

miroir ondovant I Je rêve en te voyant, Harmonie et lumière,
ma rivière,

Oma belle rivière!

On voit se réfléchir Dans ses eaux les nuages^ Elle semble
dormir Entre les pâturages, Où paissent les grands bœufs Et les
grasses génisses.

Aux patres amoureux Que ses bords sont propices I

136 CHANTS ET CD'A?iSONS

miroir ondovaat!

Je rêve en le \ovant, Harmonie et lumière,

ma rivière, ma belle rivière !

Près des iris du bord.

Sous une berge haute.

La carpe aux reflets d*or On le barbeau ressaute, Les goujons
font le guet; L*abiette qui scintille Fuit la dent dn brochet :

Au fond rampe Tanguille.

miroir ondovant!

Je rêve en te voyant , Harmonie et lumière,

ma rivière, ma belle rivière!

Au matin le pêcheur Naviguant en silence, Dans Tombre et la
Tratcheur Cherche une petite anse; On le voit tourner, Obser-
ver tous les signes^ Il jette l'épervier Et relève ses lignes.

miroir ondoyant!

Je rêve en te voyant, Harmonie et lumière^

ma rivière, ma belle rivière !

Là, menant les bat<^au^ De bruyants équipages, Mariniers et
chevaux Font sonner les rivages, Ou bien c'est la vapeur Trou-
blant ces eaux tranquilles:

Le poisson qui prend peur, Se cache vers les lies.

miroir ondoyant!

Je rêve en te voyant, Harmonie et lumière,

ma rivière, ma belle rivière I

Quand les feux des étés.

Semblent brûler la terre.

Un essaim de beautés Descend vers la rivière ; Sous ses hauts
peupliers, A Tombre des bleus saules, L'eau rafraîchit leurs pieds
Et leurs blanches épaules.

miroir ondoyant !

Je rêve en le voyant.

Harmonie et lumière,

ma rivière, ma belle rivière !

Les jours sont différents !

Cette rivière douce, S'il a plu par torrents Se gonfle et se courrouce;

138 CDANTS DE PIUHRE DUPONT.

Sur les épis eu fleurs Elle porte sa rage :

Du pauvre laboureur L'espoir est à la nage.

gouffre tournoyant, Je frémis en voyant Ta fouguese colère,
ma rivière, terrible rivière I

s, ^ niswïiâïp.is.

Moderato.

Yens Fii - irani da haut des nnrs. Ont for - mé le rais •

pide; En -fin

la goat - te d*e.)'i Cou • le en nap - pe lim • BBPRÂIN.

tt

roir. on

doy - ant! Je rêve rn te voy - RU. A tempo.

CI I.n - .-

ant Har - mo - nie

miè - rc. ma ri - vie - rel ma

TIVMSi

L'DIIEii -rDj»j.

CHANT DES NOIRS

Nègres que l'imtique esclavage Sous un jomg de fer tient courbés.

Du créateur la vive image Ne luit plus sur nos fronts plombés ;
A peine si notre œil recèle Du divin soleil un éclair ; Et quand il
jette une étincelle Le fouet du blanc s'agite en Tair.

Quand finira notre misère !

Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre DeChanaan?

JPour des colons ardeikts a« iucere, Qui nous nenaGent du bâ-
ton, Nos labeurs fcoit venir le suere, Le café d'or, le'blanc coton.

Nous leur appartans la vianille, Les grains du ri^, le cacaà ; Ils
nous kunsmi une guenille.

Un peu de maïs et de Teau.

*^<2 CBANTS BT CBANSONS

Quand finira notre misère!

Qui noHS tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre De Chanaan ?

Pourtant il arrive qu'un niattre, Prenant pitié de notre sort,
S'applique à nous faire connaître Qu'un homme-Dieu pour tous
est mort ; Dans la nuit où notre âme rampe C'est un rayon trem-
blant d'espoir, Gomme la lueur d'une lampe Au soupirail d'un ca-
chot noir.

Quand finira notre misère I Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre De Chanaan?

Tom, dans une gentille case, De ses négrillons entouré, Près
de sa femme paraphrase Les versets du livre sacré ; Maître in-
dulent, douce mattresse, Lui font ce précieux loisir ; On le vend,
un jour de détresse, Tom! loin des tiens.il faut partir!

Quand finira notre misère !

Qui nous tirera du néant ^ Qui nous conduira dans la terre De
Chanaan?

DE PIERRE DOPONT. ^ ^ " ^

Mais Tom ne perd point trop au change :

Ëvangéline auk yeux d'azur, Aux cheveux d'or, véritable ange,
Le fait conduire en un port sûr.

Le vieux Tom de soins l'environne Met des fleurs dans ses
vases blancs, S'en fait comme une autre madone Et ne là sert qu'à
pas tremblants.

Quand finira notre misère!

Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre De.Chanaan?

Il faut qu'Évangéline meure.

Et son père bientôt la suit; Voilà de nouveau Tom qui pleure
Et qui retombe dans sa nuit.

Que sa destinée est amère ! Adieu l'espoir longtemps goûté De
voir ses enfants et leur mère, Et d'obtenir sa liberté.

Quand finira notre misère!

Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre De Chanaan ?

Un nouveau maître le torture ; Au sentiment de son devoir
Immolant sa forte nature, Tom succombe comme un christ noir.

Instruments de la barbarie, Quand ils expirent sous vos coups,
Le sang des noirs vers le ciel crie.

Craignez qu'il ne retombe sur tous I

Quand finira notre misère!

Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira dans la terre De Chanaan ?

Mais voici qu'une grande aurore Blanchit la cime des palmiers
; L'Évangile nous dit encore :

Les derniers seront les premiers.

Une femme, ange à la voix douce (1), Fait appel à tout Uni-
vers Pour que sans meurtre et sans secousse Les nègres voient
tomber leurs fers.

Quand finira notre misère !

Qui nous tirera du néant?

Qui nous conduira daas la terre De^Cbanaan?

(I) Mistrefls Harriett Beeeter Stone.

ïï®SBa

Tampo di marcia.

Ne - grès que l'jn - ti - que es - cla

▼ a - - ge Sous an joug do fer tient cour -

ma -

- gc Ne loit plus sur nos Tronts plum-

bés;

A pei - lie si notre œil re - ce - le Do di -

vin so - leil un e - clair; El qaaml il jet - te une é - tin -

col - - le Le fouet du l»lanc s'a - gîte en l'air.

Lr?Uo.

tS^

no - tre mi - se - re.

Qai nous ti - re-ra du né - ant,

Qui nous con • dui-ra dans la

re De Ctia - iia - an , de Clia - na - an ?

'AS B£ CSiJfi.

:< ;""Vi!î»^'i;l » H- ■ ("

"f I M .' ,• lî

il eu» à» V i ;,,. •"• Je-' rb'\ . -: {>•

h \ ' ' . ' . • 'Si'" ■ -i M"* • ' • .1.

L'AS DE COEULL.

Mattre Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour
Tas de cœur.

Vers le collège, en petite casquette, Quand il marchait enfant,
mordant son pain.

Il avait soin d'en jeter quelques miettes Aux gais moineaux ac-
cours au chemin.

S'il rencontrait un enfant en guenilles.

Il s'arrêtait, sauf k doubler le pas, Lui partageait son modeste
repas, Et par-dessus lui donnait de ses billes.

Mattre Onésime était un beau joueur.

Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

A dix-huit ans il fit quelques prouesses,

Par qui son nom bien vite s'illustra ;

Il eut des chiens, des chevaux, des maîtresses.

Et son blason célèbre à l'Opéra.

Mais bientôt, pris de ces fièvres sans trêve,
Long désespoir qu'on nomme spleen... enûn,
Las de mal vivre, il sut faire une fin.
En épousant l'objet du plus beau rêve.

CIAMâ ET CDANSO_{N3}

Hattre Onésime était un beau joueur Qui panait toujours pour
l'as de cœur.

Imaginez qu'elle était blanche et pure, Vrai lis des bois dans
nos mure transpiantlé, Bijou vivant, miracle de nature.

Type accompli de gr&ce et de beauté; Elle était bonne, et ses
lèvres mi-closes Avaient des mots de douceur pour chacun.

La belle Beur avait un doux parfum :

Rare attribut, privilège des roses.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour
l'as de cœur.

De cet hymen jaillit une lignée.

Une fillette et deux garons rosés, A mine ouverte et jamais re-
chiguée, Vrais diabolins en anges déguisés.

On leur disait, mainte le^ⁿ apprise :

a Ayez du cœur, et marchez toujours droit! »

On les rendait plus savants qu'on necroit, , En leur donnant
cette simple devise.

Maître Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

Maître Onésime, hélas! n'étant pas riche,

" it à lutter avec les éléments :

défricha plus d'une terre en friche sur la mer lança des bâtiments.

I tout péril, l'honneur fut sa boussole.

Il eut toujours son cœur pour gouvernail ; Donnant à tous l'exemple du travail, Il ne manqua jamais à sa parole.

Mattre Ouésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour Tas de cœur.

Or, écoutez le mot de la légende :

En sa jeunesse, un jour perdant au jeu,

Mattre Onésime, en criant : Dieu m'entende !

Sur Tas de cœur avait mis double enjeu.

Il regagna le double de la somme.

Mis hors de lui par cet événement,

Mattre Onésime avait fait le serment,

Sur l'as de cœur, d'être toujours un homme.

Mattre Onésime était un beau joueur Qui pariait toujours pour l'as de cœur.

IL^iiS SS @®]SW^.

ÂUêf/ro^ec

M«i-tre - né • ^i-meé - uit on beau joa -

il ^Ni U

Qui pa - ri - ait toa -joars poor i*As

cœur Qoi |ia - ri - ait loa- joars pitar I*As de cœur.

Vers le eo[- lè-geen pe - ti - (e

qoel - le. Quand il mar - etuiit ett • faiit mor • 4ant son

pain , Il M - vait soin d'en je - ter qoel - §069

-l^^^ l f rtr^h

miet - tes, Aai gais mol - neaai ac - coa - ras aa éb& "

min; S*il rcn - cou -irait on en-fant en gae - nit^ies. Il s'ar-rè^

Ji

tait sa Df à doo-bler le pas. Loi par- ta -geait son BK>-des -te
fe-

^gpf lLjyjV-j b^^

pas. Et par-des - sus lui don -naît de ses i)il - -> (es.

LA ĨM-ltAli?. DU iOUft

LA FANFARE DU LOUP

Au loup I au loup ! au loup I De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup !

Dans les prés que la brume Couvre d'un manteau bleu, La soif du loup s'allume Avec ses yeux de feu, La soif du loup s'allume.

Au loup! au loup! au loup!

De l'épaule à la tête.

Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup !

Par les flocons de laine Le loup est alléché; Sur le ventre il se traîne Par les buissons caché, Sur le ventre il se traîne.

Au loup ! au loup ! au loup I De l'épaule à la tête, Quand on atteint la bête.

Chasseur, c'est un beau coup !

Dans les moutons qu'on parque Il choisit les plus beaux,

CHANTS ET CH4NSoIIS

Et ses dents de la Parque Remplacent les ciseaux, Les ciseaux de la Parque.

Au loup ! au loup ! au loup 1 De Tépaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup !

Du troupeau qu'il décime, Emportant le béliet, Il mange sa
victime A Tombre du hallier.

Il mange sa victime.

Au loup ! au loup I au loup!

De Tépaule à la tête.

Quand on atteint la bête. Chasseur, c'est un beau coup !

Voyez-vous ses dents blanches.

Et ses yeux, flambeaux clairs, Luire à travers les branches
Comme de grands éclairs I Voyez* vous ses dents blanches?

Au loup ! au loup! au loup!

De Tépaule à la tête, Quand on atteint la bête.

Chasseur, c'est un beau coup !

Que chacun reste en place !

Attention, chasseur.

Voilà le loup qui passe.

Mets-lui ta balle au cœur:

Voilà le loup qui passe I

DE PIERRB DUPONT.

Au loup ! au loup ! au loup ! , De Fépaule à la tête, Quand on
atteint la bête, Chasseur, c'est un beau coup !

Piqueurs, lancez la louve Aux sanglants appétits :

Trois hurrahs! pour qui trouve* La louve et ses petits.

Piqueurs, lancez la louve!

Au loup ! au loup! au loup!

De Tépaule k la tête, Quand ou atteint la bête.

Chasseur, c'est un beau coup !

Il faut purger la terre De ces vils animaux Dont la dent meur-
trière Est l'effroi des troupeaux; 11 faut purger la terre.

Au loup! au loup ! au loup !

De Tépaule à la tête, Quand on atteint la bête, Chasseur, c'est
un beau coup !

Jouez dans les bruyères, Chevreuils, lièvres, lapins.

Menez en paix, bergère.

Vos brebis sous les pins.

Jouez dans les bruyères.

Au loup! au loup! au loup I DeTépaule à la tête.

Quand on atteint la bête, Chasseur, c'estun beau coup !

&& spAsia'&iis s)w iLOW]?<

tÊOHnment de eha\$*e.

r-g — ft

:=it

loup!

De l'é-paale k ia té - te Qnaod

ftt • tcitit la

dus-

lenn, ccst an beau

coop!

Cbas<

•ean. c'est un beau

coups

Au

loup! Dans les \

ti

Dans les prés que U

bru — me

Cou — Tre d*aïi - man - teio

fer*

èc

bleUf

La

soif lia ipup ft'al*

m - me, A - ve(

■kA

r;ill.

ce ses yeux de feu, La

îç

soif du loup s'al - lu — me :

Au

^^ ■î î.-."* ro'*£

•"'^UC Ll2HARf

/·.»/■/'·•if.i.i.J K-^U ^ A. t'f' <· '<»-■' / J/-^

UNE NUIT

Dans les prés nous allions chaque soir

Regarder se lever letoile, Et ce soir ma paupière se voile.

Je t'attends sans espoir, ma pensée 1 ma fiancée!

Sous le bouleau Dont la feuille tremble, Nous demeurions si
longtemps ensemble, Sous le bouleau , Auprès de Teau.

Les troupeaux s'en vont à Tabreuvoir,

LfC berger poursuit la bergère ; Seul, errant sur la noire
bruyère, Je t'attends sans espoir, ma pensée I ma fiancée I

^^ CHANTS BT CHANSONS

Sar nos amours, belle cruelle 1 * Le soir discret étendait son aile, Sur nos amours, Hélas I trop courts.

L* angélus a tinté, viens t' asseoir ;

Le grillon sur la plaine crie, Sa chanson berçait ma rêverie :

Viens combler mon espoir, ma pensée I ma fiancée!

Quand vient minuit,

Heure où Famour veille,

Des rossignols la voix qui s'éveille

Charme la nuit.

Quand vient minuit.

Mon regard cherche en vain ton œil noir;

Ma main, ta chevelure blonde.

beauté perfide comme l'onde !

Je t'attends sans espoir, ma pensée!

ma fiancée !

Plus de serments, A l'heure oh la lune Dore ou blanchit la col-line brune.

Plus de serments, De mots charmants.

douceur ! ô divia nonchaloir !

Que troublait seulement Taurorc, Ma beauté, t'en souvient-il encore ?

Tu fais mon désespoir, ma pensée ! ma fiancée 1

Nous revenions.

Lorsque l'aube en fête Nous envoyait ses cris d'alouette Et ses rayons, Nous revenions.

NN

NM^{^j^}

loi - le; HjId - le - nant ma pao - pië - re se

: fe * i

fol - - le Je

Ksmui.

t'ai - lends san[^] es -

po<r.

ma

lÉ

pen - - !»ee.

ma

fl - - an

fée!

Sous les boa - leaux

Savez-vous où gîte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vile Que la biche au bois ?

Au sein des plus closes retraites Que le printemps sait se choisir,
Dans la verdure et les fleurettes Gtte ce doux mois du plaisir.

Les zéphires lui font cortège Et de fleurs brodent les sentiers ;
Gomme pour lui jeter leur neige, Devant lui ploient les vieux pommiers.

Savez-vous où gtte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que
la biche au bois?

Le soleil a quitté le signe Du taureau sous les deux jumeaux.

Avec l'épi fleurit la vigne Consolatrice de nos maux ;

CBANTS BT CHANSONS

Quel parfum de ces fleurs émane Sur ces champs de pourpre
voilés?

Quelle vive musique plane D*oiseaux et d'insectes ailés?

Savez-vous où gtte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plu^ vite Que
la biche au bois ?

Avant Taube part Talouette :

Pour les oiseaux c'est le signal, Chacun sur sa branche répète
Son petit refrain matinal ; Au sein des blés la voix rappelle De la
caille ou de la perdrix; L'hirondelle au Qhaume fidèle Perce Tair
de ses petits cris.

Savez-vous où gîte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que
la biche au bois?

A midi les roches brûlantes Redisent le chant des coucous»

Les tourterelles roucoulantes Font vibrer les feuilles de houx ;
Quand la forêt deviendra brune, Le rossignol aura son tour, Aux
fraîches clartés delà lune.

Pour achever l'hymne d'amour.

Savez-vous où gîte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que
la biche au bois ?

Un sein de bergère où s'abrite L amour naissant au renouveau
Passe muguet et marguerite , Fraîcheur de source et cœur
d'oiseau.

Âh ! que ma paysanne est belle, Quand elle mène, vers le soir,
En bonnet rond et sans dentelle Son troupeau blanc à
Tabreuvoir.

Savez-vous où gîte Mai, ce joli mois, Qui s'enfuit plus vite Que
la biche au bois?

Allègre no.

V ^—l "J ff J ^l J I

liai, ce Jo - li ni'iK

Qui s'en - fait plus

xa st^iii 4le» pliH c!o - «es re - irai - te-» O'ie

l'r rr NI

le iNTin • teiiips sait »e choi - «ûr.

i::^-^fJ ^

vcr-ilnre et les

fl'tu - rot — ifs

Gi

te ce doux mois uHi plai - str.

LA CHANSON DU JOUR DE L'AN

Petits enfants, si je sais lire

Dans ce rire, Ce rire si roce et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Le beau jour de fan, pour l'enfance, Est toujours un événement;
De brimborions quelle abondance, En échange d'un compliment!

Pour leurs dents fines, mieux rangées Que les petites dents
des rats, Que de bonbons et de dragées !

Ils ont des joujoux à pleins bras I

Petits enfants, si je sai\$ lire

Pans ce rire.

Ce rire si rose et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de Tan.

L'arbre de Noël, cette année, Avait déjà porté son fruit; Jésus,
dans votre cheminée.

Avait mis son présent, la nuit.

Huit jours sont un siècle, peut-être, Pour vos petits gosiers
d'oiseaux ; Le jour de l'an, parla fenêtre, Eclaire des présents
nouveaux.

iC'l CBANTS ET CBANSONS

Petits enfants, si je sais lire

Dans ce rire, Ce rire si rose et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de Tan.

Chacun d'entre eux se précipite

Sur ses bonbons, sur ses joujoux ;

Vingt fois les prend, vingt fois les quitte,

Glisse dessus, roule dessous...

A chaque fois qu'on vous embrasse,

C'est un déluge de cadeaux ;

Du pantin la ficelle casse,

Et Polichinelle a bon dos.

Petits enfants, si je sais lire

Dans ce rire, Ce rire si rose et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de l'an.

Un tambour derrière l'épaule.

Trompette en bouche ou fifre aux dents, C'est un petit fils de
la Gaule, Sabre au poing, et les yeux ardents.

Prends plutôt ce petit navire.

Ou cette bêche, ou ce compas !

Dans ton alphabet sais-tu lire, Toi qui marches si bien au pas ?

Petits enfants, si je sais lire

Dans ce rire.

Ce rire si rose et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de Tan.

DE PIERRE DOPONT. 165

Dans le Jour pâle des maasardes.

Je VOIS des enfants demUnas Jouer avec de yieiltes hardes,
De petits martyrs îbcodods.

Enfants riches ! de leurs guenilles FTayez jamais peur en chemin ;
Donnez-leur un peu de vos billes, Et tendez-leur de votre pain.

Petits enfants, si je sais lire

Dans ce rire, Ce rire si rose et si blanc :

C'est aujourd'hui le jour de l'an.

III. 2S

«m toH oMia : ut joot db l'am db l*oijvbibk, qui acgobpagsb

La dumtom du jour de Van.

Sous des ais de charpente, en des murs bien bâtis,

Je vois un atelier et de simples outils :

L*engrenage, le tour, Tétau, le T, l'équerre,

Ce qui mesure, broie, assouplit la matière.

Devant son établi, debout, un grand vieillard

Qui porte sur son front les soucis de son art,

Dont an premier aspect la physionomie

Tempère la finesse avec la bonhomie,

Supporte doucement sur son dos mi-voûté

Son fils, homme de fer, doux et plein de fierté.

Une enfant déjà grande et sa mère, deux anges,

Dissemblables beautés et vertus sans mélanges.

Présentent par la main et sur le premier plan

Deux beaux petits garçons. Le premier jour de Tan

Se devine aux présents qu'ils offrent au grand-père.

Le vieillard, affectant une mine sévère,

Cache derrière soi, pour les montrer après

Avec plus de plaisir, des joujoux qu'il tient prêts :

C'est un moulin à vent aux deux ailes croisées.

Avec un bilboquet. Oh! les douces visées
Qui naissent dans l'esprit de ces naïfs parents 1
Les moins enfants, je crois, ne sont pas les plus grands
Un artiste railleur dont le crayon s'aiguise
Sur le déshabillé de mainte Cydalise,
Par un contraste heureux qui retrempe son cœur
Et donne à son talent une jeune vigueur,
A buriné ces traits où vit tant d'espérance.
Où d'une belle eau bleue on voit la transparence.
Que d'avenir sommeille en ce tableau pieux 1
Il met du baume à râme,et repose les yeux.
Les enfants élevés dans cette humble atmosphère,
Gavarni I seront grands sans sortir de leur sphère.
Cette fête naïve et ce recueillement
Font aimer le travail. Ce bel enseignement
A découlé sans art de ton heureux génie
Qui laisse reposer un instant Tironie.
C'est le o«eur tout empreint de ta douce leçon,
Que je t'ai dédié cette frêle chanson.
3i^ fflIQâIBS®SS S)W 8®^^ ISS &^AM,

Àitegutto. ^

é!=i^ fe r-

^TTT-J"B^T^

le Jour de Tan, Cest ao-joar-dliDi le jour de 1».

Le Joar de VaHy est poor l'en - Cao • ce.

rions

Un Té - ri - ubie é - ¥é - ne - ment; De bnm - bo -

^^^qHWrt

quelle a • bon - dan - ce, En é - rhao*

LA CHANSON DES FOINS

Prends ta faux, ton bidon pour boire, Prends ton marteau, ta pierre noire, Faucheur I car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

L'étoile du berger dispute Un coin du ciel au matin blanc :

Le faucheur a quitté sa hutte, Il arrive au pré d'un pas lent.

Il monte sa faux amincie Par les coups du marteau carré, Il Taiguise afin qu'elle scie Ras terre les herbes du pré.

Prends ta faux, ton bidon pour bosre, Prends ton marteau, ta j^eme noire,

Faudieur ! car c'est en j«kiB

Que l'on fauche le foin.

L'herbe au soleil levant moutoime. Peinte <le toutes les couleurs ; Dans les fleurs l'insecte bourdonne , De la rosée il boit les pleurs.

170 CHANTS BT CHANSONS

Les épis sèment leur poussière Dans le fea de la floraison ; On sent one odeur printanière Monter des foin à l'horizon.

Prends ta faux, ton bidon pour boire.

Prends ton marteau, ta pierre noire.

Faucheur ! car c'est en juin Que Ton fauche le foin.

La faux s'en va de droite à gauche, Avec un rhy thme cadencé ; ' L'herbe, à mesure qu'on la fauche.

Tombe et s'aligne en rang pressé.

De mulots une bande folle Est interrompue en ses jeux', Oiseaux, abeilles, tout s'envole; La couleuvre est coupée en deux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire.

Prends ton marteau, ta pierre noire, Faucheur! car c'est en juin Que l'on fauche le foin.

Courbé, le faucheur se démène.

Inondé de larges sueurs ; Sur ses pas la mort se promène, Elle trandie le fil des fleurs.

De temps en temps il fait sa pause Pour mouiller son gosier en feu ; A midi son front lourd se pose Sur l'herbe sèche ; il dort un

peu.

Prends ta faux, ton bidon pour boire.

Prends ton marteau, ta pierre noire.

Faucheur! car c'est en juin Que Ton fauche le foin.

Pendant ce chaad sommeil il rêve

D'^éclatante prospérité :

Deux fois les arbres ont la sève,

Deux fois les brebis ont porté.

Le fenil, le grenier, la grange,

Par les récoltes sont rompus.

On chante, on danse, on boit, on mange :

Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, ton bidon pour boire.

Prends ton marteau, ta pierre noire,

Faucheur I car c'est en juin

Que Ton fauche le foin.

Réveille-toi de ce beau songe, Travaille encore jusqu'au soir;
Seulement que vers toi s'allonge Le rayon lointain de l'espoir.

L'herbe est coupée, et les faneuses Viennent avec leurs longs
râteaux.

En chantant des chansons joyeuses Faucheur, laisse dormir ta
fauxl

Prends ta faux, ton bidon pour boire.

Prends ton marteau, ta pierre noire.

Faucheur l car c'est en juin

Que l'on fauche le foin.

cm^

ÀUegrtU9.

PifiJds Uk r«ox.

ton bi • don poor

[UJliJ^J J i J\ ^

bol • n. Prends ton nar - teti, ta pier • re noi - re, Fao-chenr!

ciel an ma - tin blanc: Le faa-chear a qoit-té sa

bot - te. Il ar - - ri - ve an pré d'an pas

lenu II mon • - te sa faux a - - nin*

fr r^-^^^ ^

ci - e Par les conps du mar - teau~ car-

^j^r^rin^Q^

ré, 11 l'ai - - fiai -se a - - fin qa*el - le sde

^^-Ç-ij^

Ras ter - - re

LES SAPINS

La première strophe de ce chant n'est pas un récit de fantaisie, elle rappelle un souvenir vrai. L'auteur, à Tftge de onze à douze ans, suivait une leçon de botanique dans un vallon étroit, verdoyant et légèrement accidenté, quand, au détour du chemin, il aperçut devant lui, pour la première fois de sa vie, une forêt de sapins qui lui parut noire tant elle était sombre, sur la pente d'une haute montagne. Ce contraste produisit sur lui un grand effet d'admiration qu'il a essayé de traduire, pins de vingt ans après, dans cette prière :

Dieu d'harmonie et de beauté.

L'AIGUILLE

Est une chansonnette d'atelier. Anobtir le travail en faisant de l'aiguille l'image du progrès et en l'insérant au blason de l'ouvrière, tel a été le but de cette petite œuvre, qui demande à être chantée fort légèrement et avec un rythme de valse.

Le jardin retiré, le village avec ses types, et la promenade au loin, ont inspiré la Pensée, le Barbier de village, le Voyageur à pied. Faire ressortir la poésie de la vie réelle, idéaliser les actions les plus humbles dans le but de faire aimer à chacun son état et de varier les situations les plus monotones, telle est la pensée qui

a donné naissance à toutes les poésies de ce* genre, qu'on reconnattra facilement dans le cours de cet ouvrage.

LA CHANSON DU BANQUET

La date de ce chant rappelle qu'il a été fait au moment où le gouvernement de Louis-Philippe venait de lancer une ordonnance contre le banquet dit de la réforme. La poésie, quand elle touche aux événements publics, n'est le plus souvent qu'un reflet de l'opinion. On voit assez clairement dans ces vers un pressentiment de la révolution qui allait éclater.

L'ENTRÉE AU CAVEAU

Cette entrée au caveau , faite, on le voit à la date, avant les chants rustiques populaires , n'est qu'un pastiche du genre ancien à l'intention de messieurs du Caveau qui ont bien voulu y sourire et encourager par là le début d'un auteur ignoré.

Le Roi de la Roche n'était qu'un canevas de musique, et la Jeune fille d'Innsbruck une histoire vraie tirée des nouvelles diverses.

LE VAGUE

La gravure qui accompagne cette romance est de Tony Johannot, 1^{er} dernière qu'il ait faite avant de mourir, le 4 août 1852.

Cher Tony Johannot I enlevé aux arts avant l'âge, il est allé rejoindre les types gracieux de sa pensée dans le pays des songes.

»o ADIEUX DE LA MARIÉE.

Couplets tirés d'une espèce de vaudeville rustique en vers qui reste dans les cartons de l'auteur à titre d'essai.

NOTES DU TOME TROISIÈME

peupliers qui servent de limite aux petits villages de Collonges et de Fontaine, à l'angle de l'ermitage Guillot, et font face à Rochetaillée-sur-Saône, où Fauteur a passé une si heureuse enfance. C'est sous leur ombrage même qu'il a trouvé ces vers, des premiers qu'il ait gardés, parce qu'ils expriment sans effort son ambition la plus vraie. C'est aussi la première mélodie qui lui soit venue en \ 839, c'est-à-dire six ans avant la chanson rustique des Bœufs.

»a MON aïeule.

Quoique je ne me fasse pas juge en gravure ni en dessin, et que je voie bien ici quelque inexpérience de touche, je me plais à dire que cette vignette, œuvre de la nièce de mon ami le poète Gustave Mathieu, a conservé la pensée de la romance dans toute sa pureté.

LE REPOS DU SOIR

Ce chant rustique, dit à Lagny devant une réunion nombreuse d'ouvriers imprimeurs qui fêtaient la Saint-Jean Porte-Latine, a touché vivement cet auditoire au moment où le chef de l'âtre est accueilli par sa femme et ses enfants. Le sentiment de la famille a jailli de tous les cœurs comme une étincelle électrique. Il est bien précieux pour un auteur de prendre sur le fait des impressions aussi vraies produites par des moyens aussi simples.

L'INCENDIE

L'incendie est une sorte de marche militaire à l'usage des sapeurs-pompiers, ces vrais soldats de la paix, qui s'exposent au feu avec autant de courage que nos armées, et dont la mémoire languit un peu oubliée. Félicien David a bien voulu ajouter le charme de son harmonie à l'idée musicale de Pierre Dupont.

LA NOUVELLE ALLIANCE

La nouvelle alliance exprime la sympathie que l'auteur porte aux deux nations qui, dans cette circonstance, ont pris à tâche de

176 NOTKS DU TOME TEOISIÈME.

défendre le faible contre le fort. Son rêve est que ce lien s'éteode pour réaliser le vœu de Béranger :

Peuples, formons une sainte alliance, Et donnons-nous la main.

LE PESEUR D'OR

Espèce de petite satire en chanson de l'excès où est porté de notre temps la fureur de l'or qu'on prend trop sérieusement pour le signe exact de la valeur. Cela est bon chez un changeur, mais il faut éviter de donner entrée à ce sentiment dans la famille et dans la vie privée. C'est le devoir des poètes de réagir contre cette tendance quand elle s'exagère. J'ai vu, jusqu'en des bals de noces, la conversation ne rouler que sur la hausse et la baisse.

DU TOME TROISIÈME

Réponse aux critiques i

Les Sapins 1

L'Aiguille 5

La Pensée 11

Le Barbier de village. .*! 15

La Fête du Champ de Mars 21

Les Voyageurs à pied 25

La Chanson du banquet 29

La sérénade du paysan 33

Le Chant d'amitié 37

Vesper • . 41

Entrée au Caveau 45

Le Roi de la Roche 49

Le Vague 53

La Jeune fille d'Innsbruck 57

Adieux de la mariée. • . . , 61

Les Bords de la Saône 65

La Royauté 69

Mon Aïeule 73

La Maladie 77

Le Repos du soir 81

Le Chant de la mer 85

La Vierge aux oiseaux 89

Le Peseur d'or 93

Le Rossignol et les Roses. 97

Les Amis 101

178 TABLE DES MATIÈRES.

Prière des enfants 105

L*Inoendie , ou Chant des pompiers 109

Le Bouyreull 113

La Nouvelle alliance 117

La Lyre d'or 12 f

Le Tueur de lions i 25

Bfarguerite 131

La Rivière. 135

Tom, ou Chant des noirs 141

L'As de cœur ^ 147

La Fanfare du loup 151

Une Nuit 155

Le Mois de mai 1 59

La Chanson du Jour de Tan 163

La Chanson des foins • 169

Notes du tomem 173

FM OB LA TABLB DU TOME TBOISIÈMB

(l) L'onTragCf primitivemçiit, ne deyait faire que trois volâmes ; ces trois volumes sont loin de contenir tous les chsuats de Pierre Dupont , nous mettons sous presse le tome IV : l'ouvrage, main-

tenant, n'aura donc pas de limites tant que Pierre Dupont chantera, et que le public accueillera ses chants.

{L* Éditeur)

Paris.— Imprimerie de L. Maatimit, rue Mi|non. 2

ook it muter .

tak«ii front •

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chantsetchansonnoogavagoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.